

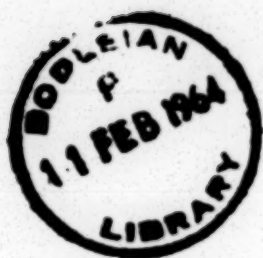
ESSAI
SUR
L'ÉTUDE
DE LA
LITTÉRATURE.
Par Mr. Gibbon.
+ 16 Janv. 1794.
à Londres.

A LONDRES,

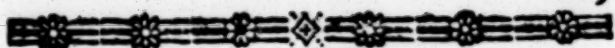
Et se trouve à PARIS

Chez DUCHESNE, Libraire, rue
S. Jacques, au Temple du
Goût.

M. DCC. LXII.



22-c.



EPITRE

A EDOUARD GIBBON,
ECUYER.

Mon cher MONSIEUR,

IL n'y a point, à mon
avis, de Production plus
méprisable que celle des
Epitres Dédicatoires en gé-
néral. Un Grand à qui un
Auteur dédie un Livre, est
incapable de l'entendre s'il
traite de Sciences ; & si
c'est un Ouvrage de Belles
a ij

iv E P I T R E.

Lettres , il manquera de goût pour en sentir les beautés; c'est cependant une espece d'hommage qu'on prétend rendre à des talens qu'il n'a point , & qu'il ne desire même point d'avoir. Je ne connois que deux especes d'Epitres Dédicatoires qui honorent également l'Auteur & celui qui les reçoit. La premiere c'est lorsqu'un jeune Auteur , dans l'Art où il se propose d'exceller , s'adresse à quelque

E P I T R E. v

Maître consommé dont il ambitionne d'imiter l'exemple , dont il veut suivre les avis , ou dont il est jaloux de mériter l'approbation. La seconde est encore plus honorable à un Auteur , c'est lorsque c'est un hommage dicté par le cœur , & offert à quelqu'un qui lui est cher & qui mérite de l'être ; c'est une occasion qu'il saisit avec plaisir de rendre publics des senti-
a iij.

vj E P I T R E.

mens d'estime, d'amitié & de reconnoissance dont il est pénétré, & qu'il voudroit faire connoître à tout l'Univers.

Je me flatte, Mon cher Monsieur, que toute ma conduite vous fera aisément reconnoître le motif qui m'a porté à vous dédier cet Ouvrage. J'ose espérer que s'il vous surprend, il ne vous déplaira pas. Si je suis capable de produire quelque chose qui mérite

E P I T R E. vij

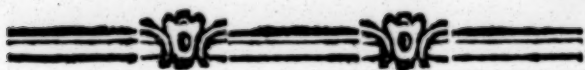
l'attention du Public , c'est
à vous que j'en suis redeva-
ble , & à ces soins paternels
avec lesquels vous avez
veillé , dès les premiers dé-
veloppemens de ma raison ,
sur toute mon éducation ,
& saisi toutes les occasions
de faciliter mon avance-
ment dans la carrière des
Lettres. Permettez-moi de
vous témoigner combien je
suis sensible à tant de preu-
ves de bonté & de tendresse

viiij E P I T R E.

que vous m'avez données,
& de vous assurer que je
n'aurai rien de plus à cœur
dans tout le cours de ma
vie, que de reconnoître en
quelque maniere toutes les
obligations que je vous ai,
quoique je sente que je ne
pourrai jamais le faire d'une
maniere digne de vous.

Je suis, mon cher Mon-
sieur, votre très-affectionné
soumis Fils, & obéissant
Serviteur,

E. GIBBON.



A V I S

A U

L E C T E U R.

C'EST un véritable essai
que je produis au grand
jour. Je souhaiterois de me
connoître. Ma prévention &
celle de quelques amis m'en
inspireroient des idées trop
avantageuses, si mon Apol-

a v

x A V I S.

lon *, cette voix secrète que
je ne puis faire taire , ne
m'avertissoit souvent de me
défier de leurs éloges. Dois-
je me borner à recueillir avec
reconnoissance les bienfaits
de mes prédécesseurs ? Puis-je
espérer d'ajouter quelque cho-
se au trésor commun des vé-
rités, ou du moins des idées ?
Je tâcherai d'entendre l'arrêt
du Public , & même son si-

*—Cynthius aurem
Vellit & admonuit.

*lence , & je ne l'entendrai
que pour m'y soumettre. Point
de Philippiques contre mon
siècle , point d'appels à la
Postérité.*

*L'envie de justifier une
étude favorable , c'est-à-dire ,
l'amour-propre un peu dé-
guisé , fit naître les réflex-
ions suivantes. Je voulois
àffranchir une science esti-
mable du mépris où elle lan-
guait aujourd'hui. Il est vrai*

xij A V I S.

*qu'on lit encore les Anciens ,
mais on ne les étudie plus.
On n'y apporte plus cette at-
tention & cet appareil de con-
noissances , que Cicéron &
Bossuet exigent de leurs
lecteurs. Il est encore des gens
de goût , mais il est peu de
littérateurs ; & ceux qui sa-
vent que les gens de lettres
peuvent se passer des récom-
penses plus aisément que de
l'estime du Public , ne s'en*

étonneront pas.

C'est un essai , je le répète encore , ce n'est point un traité complet qu'on va lire. J'ai envisagé la littérature sous quelques points de vue qui m'avoient frappé. Plusieurs , sans doute , me sont échappés. J'en ai négligé quelques autres. Je ne suis point entré dans la carrière immense des beaux-arts , des beautés qu'ils empruntent de la littérature , & de celles qu'ils lui ren-

xiv A V I S.

dent. Que ne suis - je un Caylus ou un Spence ? J'élèverois un monument éternel à leur alliance. L'on y verroit l'image de Jupiter éclore dans le cerveau d'Homere , & venir se placer sous le cizeau de Phidias. Mais*

* Auteur d'un Ouvrage nommé *Polymetis*. La Mythologie des Poëtes y est combinée avec celle des Sculpteurs. Cet Ouvrage plein de goût & de sçavoir mériteroit d'être plus connu en France.

A V I S. xv

*je ne me suis point dit avec
le Corrège : » Et moi aussi
» je suis Peintre.»*

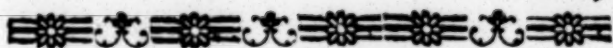
Le 3 Février 1759.

Après avoir gardé pendant deux ans ce petit ouvrage , l'amusement de mon loisir à la campagne , je me hazarde enfin à le donner au public. J'ai besoin de son indulgence pour le fond des choses , & pour le langage.

xvj A V I S.

*Ma jeunesse me donne un
juste titre à l'une , & ma
qualité d'Etranger me rend
l'autre bien nécessaire.*

Le 26 Avril 1761.



ÉPÎTRE

A L'AUTEUR.

JE reçois , mon cher Monsieur , les feuilles de votre Ouvrage , toutes mouillées au sortir de la presse. Le sentiment qui vous engagea à me les communiquer , est passé dans mon cœur. Ne me demandez plus mon jugement , il ne peut être que partial.

xviiij E P I T R E.

Mais le Public aura-t-il les yeux d'un ami? Cet essai de vos forces, ce germe heureux d'Ouvrages plus considérables, sera-t-il accueilli, sera-t-il épargné? Inquiétude naturelle à un jeune Auteur; elle l'honore, elle n'est permise qu'à lui. A Dieu ne plaise que vous perdiez de long-tems cette précieuse défiance de l'approbation du Public, qui vous mit en état de la mé-

E P I T R E. xix

riter. Si jamais, vieux Ecrivain , vous prenez moins de peine , c'est que vous vous connoîtrez mieux & craindrez moins vos Juges.

Voudrois-je ôter à la jeune beauté la modeste rougeur qui lui fait méconnoître ses charmes , & qui ne cessera que quand ils ne seront plus ? Non, Monsieur, je ne vous rassure point ; je veux jouir de vos allarmes.

xx E P I T R E.

Vos censeurs vont paroître,
armez-vous d'intrépidité.

Avez - vous pu croire
qu'on pardonneroit à un
homme né pour assister aux
assemblées tumultueuses du
Sénat, & à la destruction
des Renards de sa Provin-
ce , des discussions sur ce
qu'on pensa il y a deux
mille ans sur les Divinités
de la Grece , & sur les pre-
miers siècles de Rome ?
Quoi ! pas la moindre allusion

E P I T R E. xxj

à ce qui se passe de nos
jours! une Brochure , où il
n'est question ni de la guer-
re ni du commerce , où l'on
ne prescrit point de limites
ni ne propose aucune réduc-
tion , où l'on ne fait point
de compliment au Prince
ni de leçon à ses Ministres!
En vérité je vous admire ;
& qu'en dira-t-on , je vous
le demande, en Hampshire?

Le Grec doit être laissé

xxij E P I T R E.

au Collège & à la Roture ;
ainsi l'a-t-on peut-être décidé chez nos voisins , & cette mode menace de devenir contagieuse. Je fais que Paris ne se croit pas encore déshonoré d'un Caylus & d'un Nivernois , & que votre Isle compte avec plaisir ses Lyttelton , ses Marchmont , ses Orrery , ses Bath , ses Grandville. Mais vous êtes jeune , & l'on soupçonne ceux que je

E P I T R E. xxiiij

viens de vous nommer ,
d'être un peu du siècle pas-
sé. Vos Notes sont savan-
tes; mais qui à Newmarket,
ou dans le caffè d'Arthur
peut les lire ?

Point d'ordre ni de liai-
son , dira le Géometre pi-
qué ; n'en soyez point sur-
pris , il voit en vous un
transfuge. Vous n'avez point
donné la pomme à sa Vé-
nus , & il juge un écrit de

xxiv E P I T R E.

goût sur le pied des élémens d'Euclide.

Parmi vos critiques je vois le Littérateur lui-même : je ne dirai pas que vous pensez & lui laissez le soin de recueillir ; je vous respecte trop pour voler ce bon mot à Voltaire. Mais vos Notes ne consistent point en corrections de passages. Quel Vers d'Aristophane avez-vous restitué ? De quel Manuscrit vous appuyez-

E P I T R E xxv

puyez-vous ? D'ailleurs vous envisagez quelques objets sous un point de vue ou nouveau ou singulier : votre Chronologie est celle de Newton ; vous justifiez l'Anacronisme de Virgile ; vos Dieux ne sont pas ceux de... Craignez sa nouvelle édition , vous aurez place dans ses Notes.

Je ne vous reproche point l'obscurité , dirai-je , ou la profondeur de quel-

xxvj E P I T R E.

ques-unes de vos pensées ,
vos phrases coupées , la
hardiesse de vos figures.
La Nation Académique se-
ra moins facile , & frondera
quiconque voudroit vous
appliquer une de vos No-
tes * , & l'aveu modeste de
l'Orateur Romain en reli-
fant dans l'âge de la matu-
rité un morceau applaudi
de sa jeunesse. *Quantis illa
clamoribus , adolescentuli ,*

* P. 154.

E P I T R E xxvij

il avoit 26 ans , *diximus de
supplicio parricidarum ? quæ
nequaquam satis deferbuisse
post aliquanto sentire cœpi-
mus..... Sunt enim omnia ,
sicut adolescentis , non tam
re & maturitate , quam spe
& expectatione , laudati †.*

J'ai gardé pour le der-
nier le plus grand de vos
crimes : vous êtes Anglois ,
& vous choisissiez la langue

† Cicero Orator. 29.

xxviii E P I T R E.

de vos ennemis. Le vieux
Caton frémit , & dans son
Club Antigallican , vous
dénonce , le *punch* à la
main , un ennemi de la pa-
trie. “ Mes chers amis ,
,, dit-il , la liberté est prête
,, d’expirer : ce peuple dont
,, nous avons toujours triom-
,, phé , regagne par ses ar-
,, tifices plus que ne lui en-
,, levent nos armes. N’est-
,, ce pas assez que nous
,, ayons des baladins , des

E P I T R E. xxix

„ friseurs , des cuisiniers de
„ Paris , qu'on boive dans
„ notre Isle , qu'on boive
„ des vins , qu'on life des
„ livres françois ; faut-il
„ encore , grands Dieux !
„ est-ce dans le plus haut
„ période de notre gloire ,
„ qu'un Anglois devoit
„ donner ce premier exem-
„ ple ? faut-il encore qu'on
en écrive ? „

Contre une attaque aussi
grave , quel rempart vous

xxx E P I T R E.

ferez-vous ? Trouverez-vous
des défenseurs où vous n'a-
vez point de complices ?
oserai-je élever ma voix ,
moi qui , Anglois simple-
ment par choix sans l'être
de naissance , n'ai pu , après
vingt ans de séjour dans vo-
tre Isle , naturaliser ma Lan-
gue aussi bien que mon cœur ?

Dirai-je ce que Plutarque ,
à peu près dans le même cas
que moi , auroit dit , que

E P I T R E. xxxj

rien ne fut plus vain que la
Prophétie de l'acre cenfeur,
que le Grec perdroit fa pa-
trie , puisqu'au contraire el-
le s'éleva au comble de la
gloire & du pouvoir , dans
le tems que les Lettres grec-
ques & l'érudition étrange-
re y fleurirent le plus *, que
ce Peuple qui , tant qu'il fut
libre, plaça fa grandeur dans
ce qui fait feul la grandeur
d'un Peuple , fit venir fes

* PLUTARCH. in Cat. major.

xxxij E P I T R E.

Grammairiens , & non ses
Généraux de la Grece , au
lieu que Carthage y prit ses
soldats & ses Généraux , &
en défendit la Langue * ; que
Flaminius , Scipion , Caton
même , ... mais comme eux
je parle grec à votre hom-
me. Il ignore également que
Cicéron fut initié à Athè-
nes , & que le nom de Chef-
terfield se trouve dans les
Registres d'une célèbre Aca-

* JUSTIN. XX. 5.

E P I T R E. xxxiiij
démie de Paris ; il jureroit
que les Edouards & les Hen-
ris ne parlerent , ou du moins
ne lurent jamais de François ;
& si je le pressois , il me sou-
tiendrait peut - être que le
Roi de Prusse seroit déjà
maître de Vienne , s'il n'eût
pas écrit , en style de Vol-
taire, les Mémoires du Bran-
debourg.

Mépriser sa propre Lan-
gue , rien sans doute de plus

b v

xxxiv E P I T R E.

honteux. Mais la méprise-t-on , à moins qu'on ne donne l'exclusion à toute autre ? Cicéron , qui écrivit l'histoire de son Consulat en grec , préféra donc cette Langue ? lui , qui n'eut jamais de rival dans la sienne ; qui la croyoit , peut-être par préjugé , beaucoup plus riche que la grecque* , & qui , s'il ne la rendit pas telle , étendit les bornes de sa jurif-

* De Finib. l. iii.

E P I T R E xxxv

dition plus que César celles
de l'Empire.

S'il étoit vrai que le génie
infociable des diverses Lan-
gues empêche celui qui veut
les concilier d'exceller dans
aucune , on auroit tort sans
doute de s'exposer au risque
de corrompre la pureté de
celle qui nous est naturelle,
sans pouvoir se flatter de
réussir dans celle qui ne l'est
pas. Mais tant s'en faut que

b vj

xxxvj E P I T R E.

l'expérience ait confirmé cette prétendue crainte des mélanges. Jamais les Romains n'écrivirent mieux en latin , qu'au sortir des Ecoles grecques. Le morceau de Cicéron dont j'ai parlé , nous a probablement valu les chefs-d'œuvres latins de Saluste ; & fans l'Histoire de Polybe , revue par le Héros qui avoit été son disciple , nous n'aurions peut-être jamais eu ni Tite-Live ni Tacite.

E P I T R E. xxxviij

Toute Langue qui se suffit est bornée. La vôtre plus que toute autre , s'est enrichie par ses emprunts. Serait-il impossible que l'Italien ne pût encore la rendre plus douce , l'Allemand plus compréhensive , le François plus précise & plus régulière ? Semblables à ces lacs , dont les eaux s'épurent & s'éclaircissent , par le mélange & l'agitation de celles qu'ils reçoivent des fleuves

xxxviii E P I T R E.

voisins , les Langues modernes ne demeurent vivantes que par leur communication , & si je l'osois dire , par leur choc réciproque.

Non , ce n'est point de l'Ecrivain , qui s'exerce à écrire avec pureté dans une Langue étrangere , que la sienne a lieu de craindre qu'il ne l'altère mal à propos. Le degré de perfection auquel elle peut atteindre

E P I T R E. xxxix

est son objet , & l'Analogie sa regle. Il connoit trop les richesses de sa Langue , pour la charger de mots inutilement transplantés. Il a étudié son caractère , & ne se permet point de constructions forcées sous prétexte de se faire lire. Respectant même ses bisareries , il sçait qu'un long usage exige de grands ménagemens , & que l'homme sensé ne se distingue jamais beaucoup ; & très-rarement le premier.

XL E P I T R E.

Qui sont donc les véritables corrupteurs des Langues ? Ces petits beaux - esprits , qui , faute de nouvelles idées , n'ont pour se distinguer que leur néologique jargon ; ces jeunes voyageurs qui , de Paris qu'ils ont mal vu , rapportent & font circuler l'expression du jour qu'ils n'ont pas comprise ; & plus futiles que les uns & les autres , ces demi-sçavans qui croient donner du relief à leurs paradoxes , & de la

E P I T R E. xlj

variété à leur style , par l'introduction de fynonimes barbares, dont leur Dictionnaire leur a , peut-être à grand-peine , indiqué le sens.

Rarement un étranger parvient-il à écrire dans une Langue qui n'est pas la sienne , de maniere à n'être pas reconnu. Mais faut-il qu'il ne le soit pas ? Lucullus auroit pu se passer d'affecter des latinismes , de peur d'être pris pour un Grec , & je

xlij E P I T R E.

ne crois pas que vous vous piquiez d'être moins facile à le reconnoître pour un Anglois , que Lucullus pour un Romain. Mais c'est cela même qui , aux yeux d'un François , vous donnera un nouveau mérite. Il remarquera un mot , un tour étranger à sa Langue , & peut-être souhaiteroit qu'il ne le fût pas. Ces traits saillans , ces figures hardies , ce sacrifice de la regle au sentiment , & de la cadence à la force , lui

E P I T R E. xliij

caracteriseront une nation originale , qui mérite d'être étudiée , & qui gagne toujours à l'être. L'individu ne lui échappera pas , & il sçaura discerner ce que vous devez à votre Isle , & ce que votre Isle vous doit.

Quand on ne sçait qu'une Langue , c'est par les Traductions seules qu'on connoit les Auteurs étrangers. Suffisent-elles pour en juger ? Feraï-je la satyre des personnes

xliv E P I T R E.

qui se consacrent à la pénible tâche de traduire , en affirmant que leur moindre défaut est de nous faire perdre le caractère national & personnel de leurs Auteurs ? Ah ! que ces Auteurs n'ont-ils écrit eux-mêmes , quoique mal , dans une autre Langue ! Mon expression est celle qui accompagne ma pensée. Vous qui me traduisez , sentez-vous ce que j'ai senti ? Montaigne seroit toujours Montaigne , s'il eût lui-même

E P I T R E. xlv
me été le Cuifinier Anglois
de fes Effais , & j'estimerois
vingt fois plus un des Livres
de Milton écrit en François
ou en Italien par Milton ,
que les Traductions élégan-
tes de du Boccage & de Rolli.

Que fi dans vos climats fi
heureusement ifolés , quel-
ques perfonnes jaloufes de
l'univerfalité que le François
s'est acquife fur le Continent,
fe plaignoient que vous rom-
pez la derniere digue qui

xlvj E P I T R E.

s'oppose à l'inondation ;
qu'elles me permettent de
ne pas regarder comme un
grand malheur, qu'une Lan-
gue commune lie de plus en
plus les Etats de l'Europe ,
facilite les conférences des
Ministres , prévienne les
longueurs des négociations
& les équivoques des trai-
tés , fasse souhaiter la paix,
& la rendre plus durable &
plus chere. Le premier pas
qu'on doive faire pour s'ac-

E P I T R E. xlvij
corder , c'est de travailler à
s'entendre.

Vous venez , Monsieur ,
de donner un grand exem-
ple. Au milieu des succès de
vos armes, vous avez hono-
ré les Lettres de vos enne-
mis. Ce dernier triomphe
est le plus noble. Puisse-t-il
devenir général & récipro-
que ; & le tems venir , où
les divers Peuples , membres
épars de la même famille ,
s'élevant au - dessus des dif-

xlviij E P I T R E.

tinctions partiales d'Anglois , de François , d'Allemand & de Russe , mériteront le titre d'hommes !

J'ai l'honneur d'être avec
des sentimens qui ne dépendent d'aucun climat ni d'aucun siècle ,

Monfieur ,

Votre très-humble
& très - obéissant
Serviteur ,

M. MATY.

Du Musée Britannique, le 16 Juin 1761.

E S S A I



ESSAI
SUR L'ÉTUDE
DE LA
LITTÉRATURE.

- I.  Histoire des Empires est celle de la misère des hommes: Il se de
l'Histoire
litté-
raire.

L'Histoire des Sciences est celle
de leur grandeur & de leur bon-
heur. Si mille considérations
doivent rendre ce dernier genre

2 ESSAI SUR L'ETUDE
d'étude précieux aux yeux du
Philosophe, cette réflexion doit
le rendre bien cher à tout ama-
teur de l'humanité.

II. Que je voudrois qu'une
vérité aussi consolante ne reçût
aucune exception ! Mais hélas !
l'homme ne perce que trop sou-
vent dans le cabinet du Savant.
Dans cet azile de la sagesse il est
encore égaré par les préjugés,
déchiré par les passions, avili
par les foiblesses.

L'Empire de la mode est fon-
dé sur l'inconstance des hom-
mes : Empire dont l'origine est
si frivole, & dont les effets sont

si funestes ! L'Homme de lettres n'ose secouer son joug ; & si ses réflexions retardent sa défaite , elles la rendent plus honteuse.

Tous les pays , tous les siècles ont vu quelque science l'objet d'une préférence souvent injuste , pendant que les autres études languissoient dans un mépris tout aussi peu raisonnable. La Métaphysique & la Dialectique sous les successeurs d'Alexandre (a) ; la Politique &

(a) Ce siècle fut celui des Sectes Philosophiques qui combattoient pour les Systèmes de leur Maîtres respectifs , avec tout l'acharnement des Théologiens.

L'amour des Systèmes produit nécessairement celui des Principes généraux , & ce-

l'Eloquence sous la République Romaine ; l'Histoire , la Poësie dans le siècle d'Auguste ; la Grammaire & la Jurilprudence sous le bas Empire ; la Philosophie Scholastique dans le xiii^e siècle ; les Belles-Lettres jusqu'aux jours de nos peres, ont fait, tour-à-tour, l'admiration

lui-ci conduit d'ordinaire au mépris des connoissances de détail.

» L'amour des Systêmes (dit M. Freret)
 » qui s'empara des esprits après Aristote ,
 » fit abandonner aux Grecs l'étude de la
 » Nature , & arrêta le progrès de leurs découvertes Philosophiques : les raisonnemens subtils prirent la place des expériences ; les Sciences exactes, la Géométrie , l'Astronomie, la vraie Philosophie disparurent presque entièrement. On ne

& le mépris des hommes. La
Physique & les Mathématiques
sont à présent sur le Trône :
elles voyent toutes leurs sœurs

» s'occupa plus du soin d'acquérir des con-
» noissances nouvelles , mais de celui de
» ranger & de lier les unes aux autres ,
» celles que l'on croyoit avoir, pour en
» former des Systèmes. C'est là ce qui for-
» ma toutes les différentes Sectes , les
» meilleurs esprits s'évaporerent dans les
» abstractions d'une Métaphysique obscure ,
» où les mots tenoient le plus souvent la
» place des choses , & la Dialectique nom-
» mée par Aristote l'instrument de notre
» esprit , devint chez ses disciples l'objet
» principal & presque unique de leur appli-
» cation. La vie entière se passoit à étudier
» l'art du raisonnement , & à ne raisonner
» jamais , ou du moins à ne raisonner que
» sur des objets fantastiques. »

Mem. de l'Acad. des B. L. tom. 6, p. 150.

prosternées devant elles, enchaînées à leur char, ou tout au plus occupées à orner leur triomphe : peut-être leur chûte n'est-elle pas éloignée.

Il seroit digne d'un habile homme de suivre cette révolution dans les Religions, les Gouvernemens, les Mœurs qui ont successivement égaré, désolé & corrompu les hommes, qu'il se gardât bien de chercher un Système ; mais qu'il se gardât bien d'avantage de l'éviter.

Renaissance des
Belles
Lettres.
Gout
c'est
ce qu'on
eut pour
elles.

III. Si les Grecs n'avoient été esclaves, les Latins seroient encore barbares. Constantinople tomba sous le fer de Mahomet ; les Médicis accueillirent

les Muses défolées; ils encouragerent les Lettres. Erasme fit plus, il les cultiva : Homere & Cicéron pénétrèrent dans des contrées inconnues à Alexandre & invincibles pour les Romains. Ces siècles trouvoient qu'il étoit beau d'étudier les Anciens & de les admirer (a) : le nôtre pense qu'il est plus aisé

(a) Feuillerez la Bibliothèque Latine de Fabricius, le meilleur de tous ceux qui n'ont été que Compilateurs, vous y verrez que dans l'espace de quarante ans après l'invention de l'Imprimerie, presque tous les Auteurs Latins étoient imprimés, quelques-uns même plus d'une fois. Le goût des Editeurs n'égala pas, il est vrai, leur zèle : les Ecrivains de l'Histoire d'Auguste parurent avant Tite Live, & l'on donna Aulu-gelle avant de songer à Virgile.

de les ignorer & de les mépriser; je crois qu'ils ont tous les deux raison. Le Guerrier les lisoit sous sa tente; l'Homme d'Etat les étudioit dans son cabinet. Ce sexe même, qui content des graces, nous laisse des lumieres, s'embélessoit de l'exemple d'une Délie, & souhaitoit de trouver un Tibulle dans son Amant. Elizabeth, (ce nom dit tout pour le Sage,) apprenoit dans Hérodote à défendre les droits de l'humanité contre un nouveau Xerxès, & au sortir des combats se voyoit célébrée par Eschyle sous le nom des

DE LA LITTÉRATURE. 9
vainqueurs de Salamine. (a) *.

(a) Eschile a fait une Tragédie, (les Perses) où il a peint avec les couleurs les plus vives la gloire des Grecs & la consternation des Perses après la journée de Salamine. *V. le Théât. des Grecs du P. Brumoy, tom. 2, p. 171, &c.*

* Ecoutons le Président Hénault, » Cette
» Princesse étoit Savante. Un jour qu'elle
» entretenoit Calignon, qui fut depuis
» Chancelier de Navarre, elle lui fit voir
» une Traduction en Latin qu'elle avoit
» faite de quelques Tragédies de Sophocle
» & de deux Harangues de Démosthène.
» Elle lui permit de prendre une copie
» d'une Epigramme Grecque de sa façon,
« & elle lui demanda son avis sur des passages
» de Lycophron qu'elle avoit alors entre
» les mains, & dont elle vouloit tradire
» quelques endroits. » *Abreg. Chronol in-*
quart. Paris 1757, p. 397.

Si Christine préféra les Sciences au gouvernement d'un Etat, le Politique peut la mépriser, le Philosophe doit la blâmer, mais l'homme de Lettres chérira sa mémoire. Cette Reine étudioit les Anciens; elle en considéroit les interprètes : elle distingua ce Saumaïse qui ne mérita ni l'admiration de ses Contemporains, ni le mépris dont nous nous efforçons de le combler.

On le
poussa
trop
loin,

IV. Sans doute elle poussa trop loin l'admiration pour ces Savans : souvent leur défenseur, jamais leur zélateur, j'avouerai sans peine que leurs mœurs étoient

DE LA LITTÉRATURE. II
grossieres, leurs travaux quelquefois minutieux; que leur esprit noyé dans une érudition pédantesque, commentoit ce qu'il falloit sentir, & compiloit au lieu de raisonner. On étoit assez éclairé pour sentir l'utilité de leurs recherches; mais l'on n'étoit ni assez raisonnable, ni assez poli, pour connoître qu'elles auroient pu être guidées par le flambeau de la Philosophie.

V. La lumiere alloit paroître. Descartes ne fut pas Littérateur, mais les Belles-Lettres lui sont bien redevables. Un Philoso-

Quand il devenoit plus raisonnable.

A vj

phe éclairé, (a) héritier de sa méthode, approfondit les vrais principes de la Critique. Le Bossu, Boileau, Rapin, Bru-moy, apprirent aux hommes à connoître mieux le prix des trésors qu'ils possédoient. Une de ces Sociétés, qui ont mieux immortalisé Louis XIV qu'une ambition souvent pernicieuse aux hommes, commençoit déjà ces recherches qui réunissent la justesse de l'esprit, l'aménité & l'érudition où l'on voit tant de découvertes, & quelquefois, ce qui ne cede qu'à peine aux dé-

(a) M. le Clerc dans son excellent *Ars critica*, & dans plusieurs autres de ses Ouvrages.

DE LA LITTÉRATURE. 13
couvertes, une ignorance modeste & savante.

Si les hommes raisonnoient autant lorsqu'ils agissent que lorsqu'ils discourent, les Belles-Lettres feroient devenues l'objet de l'admiration du Vulgaire & de l'estime des Sages.

VI. C'est de cette époque qu'elles datent le commencement de leur ^{Décadence} décadence. Le Clerc, à qui les Sciences & la liberté doivent des éloges, s'en plaignoit déjà il y a plus de soixante ans. Mais c'est dans la fameuse dispute des Anciens &

Décadence
des Belles Lettres.

des Modernes , qu'elles reçurent le coup mortel. Il n'y a jamais eu un combat aussi inégal : la Logique exacte de Terrasson, la Philosophie déliée de Fontenelle, le stile élégant & heureux de la Motte, le badinage léger de S. Hyacinthe , travailloient de concert à réduire Homere au niveau de Chapelain. Leurs adversaires ne leur opposoient qu'un attachement aux minuties, je ne sai quelles prétentions à une supériorité naturelle des Anciens, des préjugés, des injures & des citations. Tout le ridicule leur demeura ; il en réjaillit une partie sur ces Anciens

dont ils soutenoient la querelle ;
& chez cette nation aimable ,
qui a adopté sans y penser le
principe de Milord Shaftsbury,
on ne distingue point les torts
& les ridicules.

Depuis ce tems nos Philo-
sophes se sont étonnés que des
hommes pussent passer une vie
entiere à rassembler des faits &
des mots , & à se charger la
mémoire au lieu de s'éclairer
l'esprit. Nos beaux Esprits ont
senti quels avantages leur re-
viendroient de l'ignorance de
leurs lecteurs : ils ont comblé de

16 ESSAI SUR L'ETUDE
mépris les Anciens, & ceux qui
les étudient encore (a) *.

[a] On a ôté à cette étude le nom de Belles-Lettres, qu'une longue prescription sembloit lui avoir consacré pour y substituer celui d'érudition. [1] Nos Littérateurs sont devenus des Erudits.

L'Abbé Maffieu traitoit cette dernière expression de Néologisme en 1721. [2] Changeroit-il de ton à présent? Il feroit mal à un étranger de vouloir le décider: je connois tous les droits des grands Ecrivains sur la Langue; mais je voudrois qu'après avoir reconnu qu'un Erudit peut avoir du goût, des vues, de la finesse dans l'esprit, [3] ils ne se servissent pas de ce terme pour désigner un servile admirateur des Anciens, d'autant plus aveugle qu'il y a tout vu, hors leurs graces & leurs beautés. [4]

* Fontenelle dans sa digression sur les Anciens & les Modernes, & ailleurs.

Œuv. de Gresset. tom. 2. p. 45.

(1) V. La Motte & d'Alembert.

(2) Maffieu dans sa Préface aux Œuvres de Toureil.

(3) M. d'Alemb. dans l'art. *Erudition* de l'Encycl. Française.

(4) M. d'Alemb. dans le discours préliminaire de l'Encyclopédie, & ailleurs.

VII. Je voudrois faire succéder à ce tableau quelques réflexions qui pourront fixer la juste valeur des Belles-Lettres.

Les exemples des grands Hommes ne prouvent rien. Cassigni, avant de régler le cours des Planettes, crut y lire le destin des hommes. (a) Cependant lorsqu'ils sont en grand nombre, ils préviennent avant l'examen, après l'examen ils confirment. On sent d'abord qu'un génie capable de raisonner, une imagination vive & brillante, ne goûteroient jamais une Science

Grands
Hommes
Litté-
ra-
teurs.

[a] Fontenelle dans son Eloge.
VOLTAIRE, tom. xvij. p. 79.

qui ne seroit que de mémoire. De tous ces hommes qui ont éclairé la terre, plusieurs se sont livrés à l'Etude des Belles-Lettres; beaucoup l'ont cultivée; aucun ou presque aucun ne l'a méprisée. Toute l'Antiquité se montroit sans voile aux yeux de Grotius : éclairé par la lumière il dévelopoit les Oracles sacrés, il combattoit l'ignorance & la superstition, il adoucissoit les horreurs de la guerre. Si Descartes, livré tout entier à sa Philosophie, méprisoit toute étude qui ne s'y rapportoit pas, Newton (a) ne dédaigna pas de

[a] Newton réformoit la Chronologie ordinaire, & y trouvoit des erreurs de cinq à six cent ans. Voyez mes Remarques critiques sur cette Chronologie.

construire un Systême de Chronologie qui a eu des partisans & beaucoup d'admirateurs : Gassendi , le meilleur Philosophe des Littérateurs & le meilleur Littérateur des Philosophes , expliquoit Epicure en Critique , & le défendoit en Physicien , Leibnitz passoit de ses recherches immenses sur l'Histoire , aux infiniment-petits. Si son Edition de *Martianus Capella* avoit paru , son exemple auroit justifié les Littérateurs , ses lumières les auroient éclairés. (a) Le Dictionnaire de Bayle sera un monument éternel de la force &

[a] La vie de Leibnitz par de Neufville , à la tête de sa Théodicée.

20 ESSAI SUR L'ETUDE
de la fécondité de l'érudition
combinée avec le génie.

Litté-
rateurs
grands
hommes

VIII. Si nous ne faisons atten-
tion qu'à ceux qui ont consa-
cré presque tous leurs travaux à
la Littérature, les vrais connois-
seurs sçauront toujours distin-
guer & apprécier l'esprit délicat
& étendu d'Erasme; l'exactitude
de Casaubon & de Gerard Vos-
sius; la vivacité de Juste-Lipse; le
goût, la finesse de Taneguy-le-
Febvre; les ressources, la fécon-
dité d'Isaac Vossius; la pénétra-
tion hardie de Bentley; l'aménité
de Massieu & de Fraguier; la cri-
tique solide & éclairée de Sallier;
l'esprit profond & philosophi-

que de le Clerc & de Freret. Ils ne confondront point ces grands hommes avec de simples compilateurs , un Gruter , un Saumaïse , un Masson & tant d'autres : hommes à la vérité utiles par leurs travaux , mais qui ne méritent jamais notre admiration , qui excitent rarement notre goût , & qui quelquefois seulement exigent notre estime.

IX. Les Anciens auteurs ont
 laissé des modèles pour ceux qui
 oseront marcher sur leurs tra-
 ces , des lectures aux autres , où
 ils pourront puiser les principes
 du bon goût , & remplir leur
 loisir par l'étude de ces précieu-

LE GOUT
 Trois
 sources
 de beau-
 tés.

ses productions, où la vérité ne se montre qu'embellie de tous les trésors de l'imagination. Les Poëtes & les Orateurs doivent peindre la nature. Tout l'Univers peut leur fournir des couleurs ; mais parmi cette variété immense on peut ranger sous trois classes les images dont ils se servent : l'homme, la nature & l'art. Les images de la première espece , le tableau de l'homme, de ses grandeurs, de ses petitesse, de ses passions, de ses changemens, sont celles qui conduisent le plus sûrement un écrivain à l'immortalité. Chaque fois qu'on lit Euripide ou Térence, on y découvre de nou-

velles beautés. Cependant ce n'est ni à la conduite souvent défectueuse de leurs pièces, ni aux finesses cachées de leur heureuse simplicité, que ces Poètes doivent leur renommée. Le cœur se reconnoît dans leurs tableaux vrais & naïfs, & s'y reconnoît avec plaisir.

La Nature, toute vaste qu'elle est, a fourni peu d'images aux Poètes. Bornés par leur objet ou par le préjugé des hommes à son écorce, ils n'ont pu peindre que la successive variété des saisons; une mer irritée par les tempêtes; les Zéphirs du Printems respirant l'amour & les plai-

42 ESSAI SUR L'ETUDE
firs. Un petit nombre de génies
a bien-tôt épuisé ces tableaux.

Images
artificielles.

X. L'art leur restoit. J'entends par l'art tout ce dont les hommes ont orné ou défiguré la nature, les religions, les gouvernemens, les usages. Ils s'en sont tous servis : & il faut convenir qu'ils ont tous eu raison. Leurs concitoyens & leurs contemporains les entendoient sans peine, & les lisoient avec plaisir. Ils aimoient à retrouver dans les ouvrages des grands hommes de leur nation tout ce qui avoit rendu respectables leurs ancêtres, tout ce qu'ils regardoient comme sacré, tout ce

DE LA LITTÉRATURE. 25
ce qu'ils pratiquoient comme
utile.

XI. Les Mœurs des Anciens
étoient plus favorables à la Poë-
sie que les nôtres : c'est une forte
présomption qu'ils nous y ont
surpassés.

Les
Mœurs
des An-
ciens fa-
vorables
à la Poë-
sie dans
l'Art Mi-
litaire.

A mesure que les arts se sont
perfectionnés , les ressorts se
sont simplifiés. Dans la guerre ,
dans la politique , dans la reli-
gion , de plus grands effets ont
été produits par des causes plus
simples. Sans doute les Mauri-
ce & les Cumberland (a) enten-

[a] Je n'ai point cherché à faire un com-
pliment à Son A. R. Mgr. le Duc de Cum-
berland , dont je respecte infiniment la nais-

26 E S S A I S U R L' E T U D E
doient mieux l'art militaire que
les Achille & les Ajax :

- » Tels ne parurent point aux rives du
 Scamandre ,
- » Sous ces murs tant vantés que Pir-
 rhus mit en cendre ,
- » Ces antiques héros qui montés sur
 un char ,
- » Combattoient en désordre & mar-
 choient au hazard (a). «

Cependant les batailles du
Poète François sont-elles diver-

sance & le rang sans oser apprécier ses talens militaires. Si l'on se rappelle que les vers suivans sont tirés du Poème sur la bataille de Fontenoi , on sentira que c'est plutôt M. de Voltaire qui parle que moi. Je ne crois pas cette remarque inutile. Des gens d'esprit s'y sont trompés.

[a] Œuvres de VOLT. tom. ij , p. 300.

sifiées comme celles du Poëte Grec ? Ses héros sont-ils aussi intéressans ? Tous ces combats singuliers des Chefs , tous ces longs discours aux mourans , toutes ces rencontres inattendues prouvent l'enfance de l'art ; mais donnent au Poëte le moyen de nous faire connoître ses héros , & de nous intéresser à leur destin. Aujourd'hui les armées sont de vastes machines animées par le souffle du Général. La Muse se refuse à la description de ses manœuvres : elle n'ose percer ce tourbillon de poudre & de poussiere , qui cache à ses yeux le brave & le lâche , le Chef & le soldat.

Dans la
Politique.

XII. Les anciennes Républiques de la Grece ignoroient les premiers principes d'un bon gouvernement. Le peuple s'assembloit en tumulte pour décider, plutôt que pour délibérer. Leurs factions étoient furieuses & immortelles, leurs séditions fréquentes & terribles, leurs plus beaux jours remplis de méfiance, d'envie & de confusion :
(a) Leurs Citoyens étoient malheureux ; mais leurs Ecrivains, l'imagination échauffée par ces

[a] Voy. le iij L. de Thucydide.

Diodore de Sicile, depuis le L. xj jusqu'au L. xx presque par-tout.

La Préface de l'Abbé Terrasson au iij tom. de sa traduction de Diodore de Sicile, & Humès Political. *Essais*, p. 191.

affreux objets , les peignoient comme ils les sentoient. La tranquille administration des loix ; ces arrêts salutaires , qui , sortis du cabinet d'un seul ou du conseil d'un petit nombre , vont répandre la félicité chez un Peuple entier , n'excitent chez le Poëte que l'admiration : la plus froide de toutes les passions.

XIII. La Mythologie an- Dans
cienne , qui animoit toute la la reli-
Nature, étendoit son influence à gion.
la plume du Poëte. Inspiré par
sa Muse , il chantoit les attri-
buts , les aventures & les mal-
heurs des Dieux. L'Etre infini ,
que la Religion & la Philoso-

30 ESSAI SUR L'ÉTUDE

phie nous ont fait connoître, est au-dessus de ses chants : le sublime à son égard devient puérile. Le *Fiat* de Moïse nous frappe (a) ; mais la raison ne sçauroit suivre les travaux de la Divinité, qui ébranle sans efforts & sans instrumens des millions de mondes , & l'imagination ne peut voir avec plaisir les Diables de Milton combattre pendant deux jours les armées du Tout-Puissant (b)

[a] V. les pièces de Huet & de Despréaux , dans le iij tom. des Œuvres de celui-ci.

[b] Le compas d'or dont le Créateur mesure l'Univers , étonne chez Milton. Peut-être chez lui est-il puérile : chez Homere il eût été sublime. Nos idées philosophiques de

Les anciens connoissoient leurs avantages , & les employoient avec succès. Ces chefs-d'œuvre que nous admirons encore , en sont la meilleure preuve.

XIV. Mais nous , placés sous ^{Moyens de sentir les beautés.} un autre Ciel , nés dans un autre siècle , nous perdrons nécessairement toutes ces beautés , faute de pouvoir nous placer au même point de vue où se trouve la Divinité nuisent au Poète. Les mêmes ornemens la défigurent , qui auroient relevé le Jupiter des Grecs. Le beau Génie de Milton lutte contre le système de sa Religion , & ne paroît jamais si grand , que lorsqu'il en est un peu affranchi : pendant qu'un Properce , déclamateur froid & foible , ne doit sa renommée qu'au spectacle riant de sa Mythologie.

voient les Grecs & les Romains. Une connoissance détaillée de leur siècle est le seul moyen qui puisse nous y conduire. Quelques idées superficielles, quelques lumieres puisées au besoin dans un commentaire, ne nous laisseront saisir que les beautés les plus sensibles & les plus apparentes : toutes les graces, toutes les finesses de leurs ouvrages nous échapperont; & nous traiterons de gens sans goût leurs contemporains, pour leur avoir prodigué des éloges, dont notre ignorance nous empêchera de sentir la justesse. La connoissance de l'Antiquité, voilà notre vrai commentaire : mais ce qui est

plus nécessaire encore , c'est un certain esprit qui en est le résultat : esprit qui non-seulement nous fait connoître les choses , mais qui nous familiarise avec elles , & nous donne à leur égard les yeux des Anciens. Le fameux exemple de Pérault peut faire sentir ce que je veux dire : la grossiereté des siècles héroïques choquoit le Parisien. En vain Boileau lui remontroit-il qu'Homere vouloit & devoit peindre les Grecs & non point les François : son esprit demeurait convaincu , sans être persuadé [a]. Un goût antique ,

[a] Voyez les Remarques de M. Despreaux sur Longin.

(j'entends pour les idées de convention ,) l'eût éclairé plus que toutes les leçons de son adversaire.

Images
artificiel-
les tien-
nent à
l'amour
de la gloi-
re.

XV. J'ai dit , il y a un moment , que la raison autorisoit ces images artificielles ; mais au tribunal de l'amour de la gloire je ne sçai si la décision seroit la même. Nous aimons tous la gloire : mais rien n'est plus différent que la nature & le degré de cet amour. Chaque homme varie dans sa maniere de l'aimer. Cet Ecrivain n'aime que les éloges de ses Contemporains. La mort met fin à toutes ses espérances & à toutes ses craintes. Le

tombeau qui couvre son corps , peut ensevelir son nom. Un tel homme peut sans scrupule employer des images familières aux seuls juges dont il recherche les applaudissemens. Cet autre lègue son nom à la postérité la plus reculée (a). Il se plaît à penser que , mille ans après sa mort , l'Indien des bords du Gange , & le Laponois au milieu de ses glaces , liront ses ouvrages , & porteront envie au pays & au siècle qui l'ont vû naître.

Celui qui écrit pour tous les hommes , ne doit puiser que dans des sources communes à tous les hommes , dans leur

[a] Vie de Bacon , par Mallet , p. 27.

36 ESSAI SUR L'ÉTUDE
cœur & dans le spectacle de la
nature. Le seul orgueil peut l'en-
gager à passer ces limites. Il
peut présumer que la beauté de
ses écrits lui assurera toujours
des Burmans, qui travailleront
à l'expliquer, & qui l'admire-
ront encore plus, parce qu'ils
l'auront expliqué.

Et à la
nature
du sujet.

XVI. Non-seulement le ca-
ractere de l'auteur, mais encore
celui de son ouvrage influe, à cet
égard, sur sa conduite. La haute
Poësie, l'Épopée, la Tragédie,
l'Ode emprunteront plus rare-
ment ces images, que la Comé-
die & la Satire, parce qu'elles
peignent les passions, & que

celles-ci crayonnent les mœurs. Horace & Plaute sont presque inintelligibles à quiconque n'a pas appris à vivre & à penser comme le peuple Romain. L'imitateur de Ménandre, l'élégant Térence, est mieux entendu, parce qu'il a sacrifié la plaisanterie au bon goût, au lieu que Plaute a immolé les bienséances à la plaisanterie. Térence songeoit qu'il peignoit des Athéniens : tout dans ses pièces est Grec, hormis le langage (a)

[a] V. Terent. Eunuch. Act. ij, Sc. ij. Heauton. Act. j. Sc. j.

Les *Cupedinarii*, dont parle Térence, ne détruisent point cette réflexion. Ce mot (quand même on n'adopteroit pas la conjecture de Saumaise) étoit devenu d'un nom propre un nom appellatif. V. Térence Eunuch. Act. ij, Sc. ij.

Plaute sçavoit qu'il parloit à des Romains : on retrouve chez lui à Thebes , à Athènes , à Calydon, les mœurs, les loix & jusqu'aux bâtimens de Rome(a).

Con-
traite de
l'enfan-
ce & de
la gran-
deur de
Rome.

XVII. Dans les Poètes héroïques , les Mœurs , bien qu'elles ne fassent pas le fond de leurs tableaux , en ornent souvent le lointain. Il est impossible de sentir le plan , l'art , les détails de Virgile , sans être instruit à fond de l'histoire , des loix , de la religion des Romains , de la Géographie de l'Italie , du caractère d'Auguste , de la réla-

[a] Amphytr. A&. j , Sc. j. *Quid faciam nunc , si Tresviri me in carcerem compegerint , &c.*

tion singulière & unique que ce Prince soutenoit avec le Sénat & le Peuple (a). Rien de plus frappant & de plus intéressant pour ce Peuple , que le contraste de Rome couverte de paille , renfermant trois mille citoyens dans ses murs (b) , avec cette même Rome , capitale de l'Univers , dont les maisons étoient des Palais , les citoyens des Princes , & les provinces

[a] V. les Differtations de M. de la Bletterie sur le pouvoir des Empereurs. Mem. de l'Acad. des Belles-Lettres , tom. xix , p. 357--457 , tom. xxj , p. 299 , &c. tom. xxiv , p. 261 , &c. p. 279 , &c.

[b] Varro. de ling. Latinâ , L. iv , Dionys. Halycarn. L. xj. p. 76. Plutach. in Romul.

40 ESSAI SUR L'ETUDE
des Empires. Puisque Florus a
sçu saisir ce contraste , on peut
croire que Virgile ne l'a pas
manqué. Il l'a peint des traits d'un
grand maître. Evandre conduit
son hôte par ce village , où
tout , jusqu'au Monarque , res-
piroit la rusticité. Il lui en ex-
plique les antiquités ; & le Poëte
laisse habilement entrevoir à
quoi ce village , ce Capitole fu-
tur , caché par les ronces , étoit
réserve (a). Que ce tableau est
vif ! Que ce contraste est parlant
pour un homme instruit dans

[a] Virg. *Æneid.* L. viij , V. 185 à 370.
Hinc ad Tarpeïam sedem , & Capitolia ducit
Aurea nunc, olim sylvestribus horrida dumis.

————— armenta videbant
Romanoque foro & lautis mugire Carinis.

l'Antiquité! Qu'il est fade aux yeux de celui qui n'apporte à la lecture de Virgile, d'autre préparation qu'un goût naturel, & quelque connoissance de la langue Latine!

XVIII. Mieux on possède l'Antiquité, plus on admire l'art de ce Poëte. Son sujet étoit assez mince. La fuite d'une bande d'exilés, le combat de quelques villageois, l'établissement d'une bicoque, voilà les travaux tant vantés du pieux Enée. Mais le Poëte les a annoblis; & il a sçu en les annoblissant, les rendre encore plus intéressans. Par une illusion trop fine pour ne pas se

Art de
Virgile.

dérober au commun des lecteurs ,
 & trop heureuse pour déplaire
 aux juges , il embellit les mœurs
 des siècles héroïques ; mais il les
 embellit sans les déguiser (a).
 Le pâtre Latinus , & le sédi-

[a] Rien de plus difficile pour un Ecrivain élevé dans le luxe que de peindre sans bassesse des mœurs simples. Lisez l'Epique de Pénélope dans Ovide : vous vous y sentirez révolté de cette même rusticité qui vous enchante chez Homere. Lisez Mademoiselle de Scudéry , vous serez désagréablement surpris de retrouver à la Cour de Tomyris la pompe de celle de Louis XIV. Il faut être fait à ces mœurs pour en saisir le ton. La réflexion a tenu lieu d'expérience à Virgile & peut-être à Fénelon. Ils ont connu qu'il les falloit orner un peu pour ménager la délicatesse de leurs concitoyens ; mais qu'on choqueroit cette même délicatesse , si on les fardoit beaucoup !

tieux Turnus sont transformés en Monarques puissans. Toute l'Italie craint pour sa liberté. Enée triomphe des hommes & des Dieux. Virgile fait encore faire rejaillir sur les Troyens toute la gloire des Romains. Le Fondateur de Rome fait disparaître celui de Lavinium. C'est un feu qui s'allume. Bientôt il embrasera toute la terre. Enée (si j'ose hasarder l'expression) contient le germe de tous ses descendans. Assiégé dans son camp , il nous rappelle César & Alexia. Nous ne partageons point notre admiration.

Jamais Virgile n'employe

44 ESSAI SUR L'ETUDE
mieux cet art , que lorsque ,
descendu aux enfers avec son
héros , son imagination en pa-
roît affranchie. Il n'y crée point
d'êtres nouveaux & fantasques :
Romulus & Brutus , Scipion &
César s'y montrent tels que Ro-
me les admira ou les craignit.

Les
Georgi-
ques.

XIX. On lit les Géorgi-
ques avec ce goût vif qu'on doit
au beau , & avec ce plaisir déli-
cieux , que l'aménité de leur ob-
jet inspire à toute ame honnête
& sensible. On pourroit cepen-
dant sentir croître son admira-
tion , si l'on découvroit chez
leur auteur un but aussi relevé
que l'exécution en est achevée.

Je puise toujours mes exemples chez Virgile. Ses beaux vers & les Préceptes de son ami Horace fixerent le goût des Romains : ils peuvent instruire la postérité la plus reculée. Mais pour développer mes idées , il faut les prendre d'un peu loin.

XX. Les premiers Romains combattoient pour la gloire & Les Vété-
râns. pour la patrie. Depuis le siège de Veïes (a) ils recevoient une paye assez modique , & quelquefois des récompenses après les triomphes (b) : mais ils les recevoient comme une grace , & non com-

[a] Liv. L. iv , c. 59-60.

(b) Liv. L. xxx , c. 45 , &c.

Arbuthnot's. *Tables* , p. 181 , &c.

me une dette. La guerre finie , chaque soldat , devenu citoyen , se retiroit dans sa cabane , & y suspendoit ses armes inutiles , prêt à les reprendre au premier signal.

Quand Sylla rendit la tranquillité à la République , les choses étoient bien changées. Plus de trois cens mille hommes accoutumés au carnage & au luxe (a) , sans biens , sans patrie , sans principes , exigeoient des récompenses. Si le Dictateur les leur avoit données en argent , suivant le taux établi ensuite par Auguste , elles lui auroient coûté plus de trente-deux millions de notre mon-

(a) Salust. in Bell. Ca ilin. p. 22 Edit. Thylis.

noyé (a), somme immense dans les tems les plus prosperes, mais

(1) Ce taux étoit de trois mille drachmes, ou douze mille sesterces pour le simple Légionnaire, (1) du double pour le Cavalier & le Centenier, & du quadruple pour le Tribun.

(2) La légion Romaine, depuis l'augmentation de Marius, (3) étoit de six mille fantassins & de trois cent chevaux. Ce grand corps n'avoit que soixante-six Officiers, sçavoir, soixante Centeniers & six Tribuns. Voici le calcul.

282, 000 Légionnaires à 3000	} Liv. Sterl.	
drachmes ou 12, 000 sester-		
ces, ou 105 l. sterling cha-		29,005,000
cun.		

2, 820 Centeniers & 14, 100	} 3,462,600
Cavaliers à 6000 drachmes	
ou 210 l. sterling chacun.	

282 Tribuns à 12, 000 drach-	} 115,620
mes ou l. 410 chacun.	

En tout l. 32,489,220

(1) Dion. Cass. l. liv. Lips. Ex. ad L. j Annal Tacit. C.

(2) Wotton's. History of Rome, p. 154.

(3) Rosin. Antiq. p. 964.

48 ESSAI SUR L'ÉTUDE
 alors au-dessus des facultés de la République. Sylla embrassa un parti, que la nécessité & son intérêt particulier, plutôt que le bien de l'Etat, lui dictèrent : il donna des terres aux soldats. Quarante-sept légions furent dispersées dans l'Italie. On fonda vingt-quatre colonies militaires (a) : Expédient ruineux ! Si Suivant les calculs de M. Arbuthnot cette somme ne seroit que de l. 30, 705, 220, la drachme valant $7 \frac{3}{4}$ sols d'Angleterre (4) Mais quelques recherches que j'aye faites, la drachme Attique des derniers tems, égale au denier Romain en poids comme en valeur, valoit $8 \frac{1}{4}$ de cette monnoie (5).

(1) Liv. L. lxxxix, Epitom. Freinsheim. Suppl. L. lxxxix, c. 34.

(4) Arbuth. Tables, p. 15.

(5) V. mes Rem. MSS. sur les poids, &c. des anciens. Hooper, p. 108 & Eissenschmidt, p. 23, &c.

on

on les mêloit , ils quittoient leurs habitations pour se retrouver. Si on les laissoit en corps , le premier séditieux y trouvoit une armée toute prête (a). Ces vieux guerriers , ennuyés du repos , & trouvant au-dessous d'eux d'acheter par la sueur ce qui pouvoit ne coûter que du sang (b) , dissipèrent leurs nouveaux biens par la débauche , & n'espérant de salut que dans une guerre civile , servirent puissamment les desseins de Catilina (c). Auguste , pressé par les

(a) Tacit. Annal. xiv, p. 249, Edit. Lipsii.

(b) Tacit. de Mor. German. p. 441.

(c) Salust. in Bell. Catilin. p. 40. Cicero in Catilin Orat. ij. c. 9.

50 ESSAI SUR L'ÉTUDE
mêmes embarras , suivit le même plan , & en craignit les mêmes suites. La triste Italie fumoit encore

» Des feux qu'a rallumé sa liberté
mourante (a).

Les hardis vétérans n'avoient
acheté leurs possessions que par
une guerre sanglante , & leurs
fréquens actes de violence mon-
troient assez qu'ils se croyoient
toujours les armes à la main (b).

Est de
Virg le.

XXI. Qu'y avoit-il alors de
plus assorti à la douce politique
d'Auguste , que d'employer les

(a) Racin. Mithrid. Act. iij , Sc. 1.

(b) V. Donat. in Vir. Virgil.

Virgil. Eclog. ix , v , 2 , &c.

DÈ LA LITTÉRATURE. 51
chants harmonieux de son ami ,
pour les réconcilier à leur nou-
vel état ? Aussi lui conseilla-t-il
de composer cet ouvrage :

Da facilem cursum atque audacibus
adnue cæptis ,
Ignarosque viæ , mecum miseratus
agrestes
Ingredere ; & votis jam nunc assuesce
vocari (a).

L'agriculture avoit cependant
plus de cinquante Ecrivains
Grecs (b) : les livres de Caton &
de Varron étoient des guides
plus sûrs , plus minutieux & plus
exacts que ne pouvoit l'être un

(a) Virg. Georg. L. j, v. 40.

(b) Varro de Re Rustic. L. j. c. 1.

Peète. Mais il falloit faire goûter à des soldats le repos de la campagne , plutôt que les instruire dans les principes de l'agriculture. De là toutes ces descriptions touchantes des plaisirs innocens du campagnard , ses jeux , ses foyers , ses retraites délicieuses opposées aux amusemens frivoles des hommes , & à leurs affaires plus frivoles que leurs amusemens.

Il y a dans ce tableau , de ces traits vifs & inattendus , de ces détours cachés & heureux , qui montrent en Virgile un génie pour la satyre que des vues supérieures & la bonté de son

DE LA LITTÉRATURE. 53
cœur l'empêchoient seules de
cultiver (a). Quel vétéran ne le
reconnoissoit pas dans le vieil-
lard Corycien (b) ? Comme eux
accoutumé aux armes dès sa jeu-
nesse , il trouvoit enfin le bon-
heur dans une retraite sauvage ,
que ses travaux avoit transfor-
mée en un lieu de délices (c).

L'Italien , las de mener une
vie remplie de craintes légiti-

(b) Hic petit excidiis urbem , miserosque
penates ,

Ut gemmâ bibat , & Sarrano dormiat ostro.

Virg. Georg. L. ij, v. 505 , &c.

(a) *Virg. Georg. L. iv. v. 125 & seq.*

(c) Il étoit du nombre des Pirates auxquels
Pompée avoit donné des terres. *V. Serv. in
loc. & Vell. Pater. L. ij. p. 56.*

54 ESSAI SUR L'ETUDE
mes , déplorait avec Virgile les
malheurs du tems , & plaignoit
son Prince de se voir emporté
par la violence des vétérans ,

Ut cum carceribus sese effudère qua-
drigæ ,

Addunt in spatium , & frustra reti-
nacula tendens

Fertur equis auriga , neque audit cur-
rus habenas (a):

il recommençoit ses travaux
dans l'espoir d'un nouveau sié-
cle d'or.

Son suc-
cès.

XXII. Si l'on adopte mes
idées , Virgile n'est plus un sim-
ple Ecrivain , qui décrit les tra-

(c) Virg. Georg. L. j. v. 512.

DE LA LITTÉRATURE. 55
vaux rustiques. C'est un nouvel
Orphée , qui ne manie la lyre
que pour faire déposer aux sau-
vages leur férocité , & pour les
réunir par les liens des mœurs &
des loix (a).

Ses chants produisirent cette
merveille. Les vétérans s'accou-
merent insensiblement au repos.
Ils passèrent en paix les trente
années qui s'écoulerent avant
qu'Auguste eût établi, non sans
beaucoup de difficulté , un tré-

(a) Sylvestres homines facer interprete
Deorum

Cædibus & victu fædo deterruit Orpheus ,
Dicitur hoc lenire tigres rabidosque leones.

Horat. Ars Poët. v. 391.

56 ESSAI SUR L'ETUDE
for militaire pour les payer en
argent (a).

LA CRI-
TIQUE.
Idée de
la Criti-
que.

XXII. Aristote , qui portoit
la lumière dans les ténébres de
la Nature & de l'Art , est le
pere de la Critique. Le tems ,
dont la justice lente , mais sûre ,
met enfin la vérité à la place de
l'erreur , a brisé les statues du
Philosophe ; mais a confirmé
les décisions du critique. Desti-
tué d'observations , il a donné
des chimères pour des faits. For-
mé dans l'école de Platon &

(a) Tillemont. Hist. des Emper.

Tacit. Annal L. j. p. 39.

Dionys. L. lv. p. 565.

Sueton. in August. c. 49.

DE LA LITTÉRATURE. 57
dans les écrits d'Homere , de
Sophocle , d'Euripide & de
Thucydide , il a puisé ses règles
dans la nature des choses & dans
la connoissance du cœur hu-
main. Il les a éclaircies par les
exemples des plus grands mo-
deles.

Deux mille ans se sont écoulés depuis Aristote. Les Critiques ont perfectionné leur art. Cependant ils ne sont pas encore d'accord sur l'objet de leurs travaux. Les le Clerc , les Cousin , les Des - maisieux , les Sainte-Marthe (a) , nous en of-

(a) Clerici Ars Crit. L. j. c. 1.

58 ESSAI SUR L'ÉTUDE
frent des définitions différentes.
Pour moi , je les crois toutes ,
ou trop partiales , ou trop arbitraires. La Critique est , selon moi , l'art de juger des écrits & des Ecrivains : ce qu'ils ont dit , s'ils l'ont bien dit , s'ils ont dit vrai (a). De la premiere de ces branches découlent la Grammaire , la connoissance des langues & des manuscrits , le discernement des ouvrages supposés , le rétablissement des endroits corrompus. Toute la théorie de la

(a) Il faut borner ce vrai au vrai historique , à la vérité de leurs témoignages & non de leurs opinions. Cette dernière espèce de vérité est plutôt du ressort de la Logique que de celui de la Critique.

Poësie & de l'Eloquence se tire de la seconde. La troisiéme ouvre un champ immense : l'examen & la critique des faits. On pourroit donc distinguer la nation des critiques , en critiques Grammairiens , en critiques Rhéteurs , & en critiques Historiens. Les prétentions exclusives des premiers ont nui non-seulement à leur travail , mais à celui de leurs confreres.

XXIV. Tout ce qu'ont été les hommes , tout ce que le génie a créé , tout ce que la raison a pensé , tout ce que le travail a recueilli ; voilà le département de la Critique. La justesse d'es-

Matériaux du critique.

prit , la finesse , la pénétration , sont toutes nécessaires pour l'exercer dignement. Je suis le Littérateur dans son cabinet ; je le vois entouré des productions de tous les siècles : sa Bibliothèque en est remplie : son esprit en est éclairé sans en être chargé : il étend ses regards de tous côtés : l'Auteur le plus éloigné du travail de l'instant n'est pas oublié : un trait lumineux pourroit s'y rencontrer qui confirmeroit les découvertes du Critique ou qui ébranleroit ses hypothèses. Le travail de l'Erudit est achevé ; le Philosophe de nos jours s'y arrête & loue la

DE LA LITTÉRATURE. 61
mémoire du Compilateur : celui-ci en est quelquefois la dupe , & prend les matériaux pour l'édifice.

XXV. Mais le vrai Critique ^{Opérations du critique.} sent que sa tâche ne fait que commencer ; il pèse , il combine , il doute , il décide. Exact & impartial , il ne se rend qu'à la raison ou à l'autorité qui est la raison des faits (a). Le nom le plus respectable le cede quelquefois au témoignage d'Ecrivains auxquels les circonstances seules donnent un poids momentané. Prompt & fécond en

(a) C'est-à-dire , l'Autorité combinée avec l'Expérience.

ressources, mais sans fausse subtilité, il ose sacrifier l'hypothèse la plus brillante, la plus spécieuse, & ne fait point parler à ses Maîtres le langage de ses conjectures. Ami de la vérité, il cherche le genre de preuves qui convient à son sujet, & il s'en contente. Il ne porte point la faux de l'analyse sur ces beautés délicates qui se fanent sous la touche la moins rude ; mais aussi peu content d'une admiration stérile, il fouille jusques dans les principes les plus cachés du cœur humain, pour se rendre raison de ses plaisirs & de ses dégoûts. Modeste & sensé, il n'étale point ses conjectures

DE LA LITTÉRATURE. 63
comme des vérités, les induc-
tions comme des faits, les vrai-
semblances comme des démonst-
rations.

XXVI. On a dit que la Géo-
métrie étoit une bonne Logi-
que, & l'on a cru lui donner
un grand éloge. Il est plus glo-
rieux aux Sciences de dévelop-
per ou de perfectionner l'hom-
me, que de reculer les bornes
de l'Univers. Mais la Critique
ne peut-elle pas partager ce ti-
tre? elle a même cet avantage.
La Géométrie s'occupe de dé-
monstrations qui ne se trouvent
que chez elle: la Critique balan-
ce les différens degrés de vrai-

La criti-
que une
bonne lo-
gique.

64 ESSAI SUR L'ÉTUDE
semblance. C'est en les com-
parant , que nous réglons tous
les jours nos actions, que nous dé-
cidons souvent de notre fort (a).
Balançons des vraisemblances
critiques.

Contro-
versé sur
l'Histoi-
re Rom.

XXVII. Notre siècle, qui se
croit destiné à changer les Loix
en tout genre , a enfanté un
Pirrhonisme historique utile &
dangereux. M. de Pouilly, ef-
prit brillant & superficiel , qui
citoit plus qu'il ne lisoit, douta
de la certitude (b) des cinq pre-

(a) Il s'agit principalement des Elémens
de la Géométrie & de ceux de la Critique.

(b) Une définition claire de cette certitu-
de , sur laquelle on se disputoit , auroit pu
abrégé la controverse. „ C'est la certitude
„ historique

DE LA LITTÉRATURE. 65
miers siècles de Rome; mais
son imagination, peu faite pour
ces recherches, céda facile-
ment à l'érudition & à la criti-
que de M. Freret & de l'Abbé
Sallier. (a) M. de Beaufort fit
revivre cette controverse, &
l'Histoire Romaine souffrit beau-
coup des attaques d'un Ecrivain
qui sçavoit douter & qui sça-
voit décider.

XXVIII. Un traité des Ro- Traité
entre Ro-
me &
Carthag.
,, historique. " Mais cette certitude varie
de siècle en siècle. Je crois en gros à l'exis-
tence & aux actions de Charlemagne: mais
la certitude que j'en ai n'est point égale à
celle des exploits d'Henri IV.

(a) V. Mem. de l'Acad. des Belles-Let-
tres, tom. vj. p. 14-190.

66 ESSAI SUR L'ETUDE
mains & des Carthaginois devint entre ses mains une objection accablante (a). Ce traité se rencontre chez Polybe, Historien exact & éclairé (b). L'original se conservoit à Rome de son tems. Cependant ce monument authentique contredit tous les Historiens. L. Brutus & M. Horatius y paroissent comme exerçant le Consulat ensemble, quoique Horatius n'y parvînt qu'après la mort de Brutus. Les Romains y ont des sujets qui n'étoient encore que leurs Alliés. On entend parler de la ma-

(a) Differt. sur l'incertit. de l'Hist. Rom.
p. 33--46.

(c) Polyb. Hist. l. iij, c. 22.

DE LA LITTÉRATURE. 67
rine d'un Peuple, qui ne construisit ses premiers vaisseaux que dans la première guerre Punique, deux cent cinquante ans après le Consulat de Brutus. Quelles conclusions fatales ne tire-t-on pas de cette contrariété? Elles sont toutes au désavantage des Historiens.

XXIX. Cette objection a <sup>Ce traité
éclairci.</sup>
fort embarrassé les adversaires de M. de Beaufort. Ils ont douté de l'authenticité de ce monument original. Ils en ont avancé la date. Tâchons par une explication vraisemblable de concilier le monument & les Historiens. Séparons d'abord la date

Les Con-
suls.

d'avec le corps du traité. Celui-ci est du tems de Brutus. Celle-là est de la façon de Polybe ou de ses Antiquaires Romains. Les noms des Consuls ne se li-foient jamais dans les traités so-lemnels, dans les *fœdera* consacrés par toutes les cérémonies de la Religion. Les seuls Ministres de cette Religion, les *Féciaux*, les signoient : & cette circonstance distinguoit les *fœdera* & les *sponsiones*. Nous devons ce détail à Tite-Live (a). Il fait disparoître la difficulté.

(a) *Spoponderunt consules, legati, quæstores, tribuni militum, nominaque eorum qui spoponderunt adhuc extant, ubi si ex fœdere acta res esset, præterquam duorum fecialium non extarent. Tit. Liv. L. ix. c. 5.*

Les Antiquaires auront pris les Féciaux pour les Consuls. Mais sans songer à cette méprise, ces Antiquaires, que rien n'obligeoit à la précision dans l'explication des monumens publics, ont marqué l'année du régifuge, par les noms célèbres du Fondateur de la liberté & de celui du Capitole. Il leur importoit peu de s'assurer s'ils exercèrent le Consulat ensemble.

XXX. Les peuples d'Ardée, d'Antium, de Terracine n'é-
 toient point sujets des Romains ;
 ou, s'ils l'étoient, les Historiens
 nous ont donné une idée très-
 fausse de l'étendue de la Répu-

Les su-
 jets des
 Romains

blique. Transportons-nous dans le siècle de Brutus , & puisons dans la Politique des Romains une définition du terme d'Allié assez éloignée de la nôtre. Rome , quoique la dernière colonie des Latins , songea de bonne heure à réunir toute cette Nation sous ses loix. Sa discipline , ses Héros & ses victoires lui acquirent bien-tôt une supériorité décidée. Fiers , mais politiques , les Romains en usèrent avec une sagesse digne de leur bonheur. Ils comprirent que des Cités mal-asservies arrêteroient les armes , épuiseroient les trésors , & corromproient les mœurs de la République.

Sous le nom plus spécieux d'Alliés, ils sçurent faire aimer leur joug aux vaincus. Ceux-ci consentirent avec plaisir à reconnoître Rome pour la Capitale de la Nation Latine, & à lui fournir un corps de troupes dans toutes ses guerres. La République ne leur devoit qu'une protection, marque de sa souveraineté & qui leur coûtoit si cher. Ces Peuples étoient Alliés de Rome; mais ils virent bientôt eux-mêmes qu'ils en étoient esclaves (a).

XXXI. Cette explication di-

(a) Tit. Liv. L. viij. c. 4.

Le Préteur Anniius appelle le gouvernement des Romains, *Regnum impotens*.

72 ESSAI SUR L'ETUDE
minue la difficulté , me dira-
t-on ; mais ne la dissipe pas.
Τὸν καὶ , l'expression dont se
sert Polybe , signifie *sujet* , dans
le sens propre du mot. Je ne le
contesterai pas. Mais nous n'a-
vons que la traduction de ce
Traité ; & , si l'on accorde à ses
copies une confiance condition-
nelle pour le fond des choses,
il ne doit pas être permis de rien
conclure de leurs expressions
prises à la rigueur. Les assem-
blages d'idées sont si arbitraires ,
les nuances si légères , les lan-
gues si différentes , que le plus
habile Traducteur peut chercher
des expressions équivalentes ;
mais n'en trouve gueres que de
semblables.

DE LA LITTÉRATURE. 73
semblables (a). Le langage de ce
Traité étoit ancien. Polybe se fia
aux Antiquaires Romains. La
vanité leur grossit les objets.
Fœderati ne signifie pas des Al-
liés égaux : rendons-le , dirent-
ils , par *Sujets*.

XXXII. La Marine des Ro-
mains embarrasse encore nos Cri-
tiques. Polybe nous assure que
la flotte de Duillius fut leur pre-
mier essai dans ce genre (b). Eh
bien ! Polybe se trompe , puis-
qu'il se contredit : voilà toute
ma conclusion. Mais en admet-
tant même son récit , l'Histoire

Leurma-
rine.

(a) V. Cleric. *Ars Critic.* L. ij, c. 2 , §
1, 2, 3.

(a) Polyb. L. j. c. 20.

Romaine ne s'écrouleroit cependant pas. Voici une hypothèse, qui explique ce phénomène d'une manière raisonnable ; & c'est tout ce qu'on est en droit d'exiger d'une hypothèse. Tarquin opprime le peuple & les soldats. Il s'approprie tout le butin. On se dégoûte de la milice. On équipe de petits bâtimens qui font des courses sur mer. La République naissante les protège ; mais elle met un frein par ce traité à leurs déprédations. Des guerres continuelles, la paye qu'on accorde aux troupes de terre font négliger la Marine, & dans un siècle ou deux on oublie qu'elle a jamais

DE LA LITTÉRATURE. 75
existé (a). Polybe aura parlé
d'une façon un peu trop générale.

XXXIII. D'ailleurs, la première Marine des Romains ne pouvoit être composée que de bâtimens à cinquante rames. Gélon & Hiéron construisirent des vaisseaux plus grands (b). Les Grecs & les Carthaginois les imiterent ; & dans la pre-

(a) Je ne dis rien de la flotte qui parut devant Tarente. Je crois que les vaisseaux appartenoient aux Habitans de Thurriun. Voyez *Frensheim. supplem. Livian. L. xij. c. 8.*

(b) Arbuthnot's. Tables. p. 225. Hist. du Commerce des Anciens par Huet. c. 221-

76 ESSAI SUR L'ÉTUDE
miere Guerre Punique , les Ro-
mains mirent en mer de ces vais-
seaux à trois ou quatre rangs de
rames , qui étonnent encore nos
Antiquaires & nos Méchani-
ciens. Cet armement étoit bien
propre à faire oublier leurs
essais antiques & grossiers (a).

Réflex.
sur cette
dispute.

XXXIV. J'ai défendu avec
plaisir une Histoire utile & in-
téressante : mais j'ai voulu sur-
tout montrer par ces réflexions
combien sont délicates les dis-
cussions de la Critique , où il

(a) On peut voir une autre hypothèse
du célèbre M. Fréret. Elle plaît par sa sim-
plicité ; mais elle me paroît insoutenable. *V.*
Mémoires de l'Acadèm. des Belles-Lettres ,
tom. xviii. p. 102 , &c.

ne s'agit pas de saisir la démonstration , mais de comparer le poids des vraisemblances opposées ; & combien il faut se défier des systêmes les plus éblouissans , puisqu'il y en a si peu qui soutiennent l'épreuve d'un examen libre & attentif.

XXXV. Une nouvelle considération embarrasse la Critique d'une nouvelle difficulté. Il est des Sciences qui ne sont que des connoissances : leurs principes sont des vérités de spéculation & non des maximes de conduite. Il est plus facile de comprendre stérilement une proposition que de se la rendre familière,

La Critique
est une
pratique
sans être
une routine.

78 ESSAI SUR L'ETUDE
de l'appliquer avec justesse , de
s'en servir comme d'un guide
dans ses études , & d'un flambeau
dans ses découvertes.

La marche de la Critique n'est
point une routine. Ses princi-
pes généraux sont vrais , mais
stériles. Celui qui ne connoît
qu'eux se méprend également ,
soit qu'il veuille les suivre ou qu'il
ose s'en écarter. Le Génie plein
de ressources , maître des règles ;
mais maître aussi des raisons des
règles , paroît souvent les mépri-
ser. Sa route nouvelle & hardie
semble l'en éloigner : mais sui-
vez-le jusqu'au bout : vous voyez
en lui un admirateur , mais un

admirateur éclairé des mêmes règles , qui sont toujours la base de ses raisonnemens & de ses découvertes. Que toutes les Sciences fussent *legum non hominum respublica* , voilà le souhait du peuple des Sçavans. Son accomplissement feroit son bonheur ; mais on ne sçait que trop que le bonheur des Peuples & la gloire de ceux qui les éclairent ou qui les gouvernent , sont des objets souvent différens , & quelquefois opposés. Les Sçavans du premier ordre ne veulent que des études semblables à la lance d'Achille : elle n'étoit faite que pour les mains du Héros. Essayons de la manier.

Le Poëte
peut - il
s'écarter
de l'Histoire ?

XXXVI. Le Législateur de la
Critique a prononcé , que le
Poëte doit rendre les Héros tels
que l'Histoire nous les fait con-
noître :

Aut famam sequere , aut sibi conve-
nientia finge ,
Scriptor : Homereum (a) si fortè re-
ponis Achillen ;
Impiger , iracundus , inexorabilis ,
acer ,
Jura neget sibi nata , nihil non arroget
armis , &c (b).

Réduirons-nous donc le Poë-
te au rôle d'un froid Annaliste ?
Lui ôterons-nous ce grand pou-

(a) V. Bentley & Sanadon au v. 120. de
l'Art Poétique d'Horace.

(b) Horat. Ars Poët. v. 119. & seq.

DE LA LITTÉRATURE. Si
voir de la fiction , ce contraste ,
ce choc des caractères , ces si-
tuations inattendues , où l'on
tremble pour l'homme , où l'on
admire le Héros ? Ou bien , plus
amis des beautés que des règles ,
lui pardonnerons-nous plus aisé-
ment les Anachronismes que
l'ennui ?

XXXVII. Charmer , atten-
drir , élever l'esprit , c'est là
l'objet de la Poësie. Les loix
partielles ne doivent jamais faire
perdre de vue qu'elles ne sont
que des moyens destinés à aider
ses opérations , & non à les em-
barraffer. On a vû que la Philo-
sophie , hérissée de démonstra-

La loi ,
& raison
de la loi.
Exemple
de Virgi-
le.

tions , ose à peine entamer les idées reçues : comment la Poësie pourroit-elle espérer de ne plaire qu'en s'y prêtant ? Nous nous plaifons à revoir les Héros & les événemens de l'Antiquité. Paroissent-ils travestis , ils produisent la surprise ; mais une surprise qui révolte contre les nouveautés. Lorsqu'un Auteur veut hazarder quelque changement , il doit réfléchir , s'il en naît une beauté frappante ou légère ; mais toujours proportionnée à la violation des loix. Ce n'est qu'à ce prix qu'il peut racheter son attentat.

Les Anachronismes d'Ovide

nous déplaisent (a) ; la vérité y est corrompue sans être embellie. Que le Mézence de Virgile est d'un caractère différent ! Ce Prince ne périt que par les armes d'Ascagne. (b) Mais quel Lecteur assez glacé pour y songer un instant , lorsqu'il voit Enée , ministre des ven-

(a) En matiere de Géographie & de Chronologie , on doit peu compter sur l'autorité d'Ovide. Ce Poëte étoit d'une ignorance grossiere dans ces deux Sciences. Lisez la description des voyages de Médée ; Métamorph. L. vij. v. 350-402 & le xiv. L. des mêmes Méthamorph. Celle-là est remplie d'erreurs géographiques , qui donnent la torture aux Commentateurs même ; & celui-ci fourmille de bévues chronologiques.

(b) Serv. ad Virg. Æneid. L. iv. v. 620. Dion. Halycarn. Antiq. Rom. L. j.

geances célestes , devenir le protecteur des Nations opprimées , lancer la foudre sur la tête coupable du Tyran ; mais s'attendrir sur la victime infortunée de ses coups : le jeune & pieux Lausus digne d'un autre pere & d'un destin plus propice ? Que de beautés l'Histoire faisoit perdre au Poëte ! Encouragé par ce succès , il l'abandonne quand il eût dû la suivre. Enée arrive dans l'Italie si désirée : les Latins accourent pour défendre leurs foyers : tout menace du plus sanglant combat.

» Déjà de traits en l'air s'élevoit un
nuage ,

» Déjà couloit le sang prémice du
carnage (a). »

Le nom d'Enée fait tomber
les armes aux ennemis ; ils crai-
gnent de combattre ce Guerrier
dont la gloire s'élève des cen-
dres de sa Patrie. Ils courent
embrasser ce Prince annoncé
par tant d'Oracles, qui leur ap-
porte du fond de l'Asie, ses
Dieux, une race de Héros & la
promesse de l'Empire de l'Uni-
vers. Latinus lui offre un azile
& sa fille (b). Quel coup de
théâtre ! qu'il étoit digne de la
majesté de l'Epopée & de la
plume de Virgile ! Qu'on lui

(a) Racin. Iphig. Act. v. Sc. dern.

[b] Tit. Liv. L. j. c. 1.

86 ESSAI SUR L'ÉTUDE
compare, si on l'ose, l'ambassade
d'Illioneus, le Palais de Latinus
& le discours du Monarque (a).

Eclair-
cisse-
ment &
restric-
tions.

XXXVIII. Que le Poëte, je
le répète encore, ose hasarder,
pourvu que le Lecteur retrouve
toujours dans ses fictions ce
même degré de plaisir que la
vérité & les convenances lui
eussent offert. Qu'il ne boule-
verse pas les Annales d'un siècle
pour dire une antithèse. L'in-
vention ne trouvera pas cette
loi trop sévère si elle réfléchit
que le sentiment appartient à
tous les hommes, que les con-

[a] Virg *Æneid.* L. vij. v. 148. jusqu'à
285.

noissances ne sont le partage que d'un petit nombre, & que le beau agit plus puissamment sur l'ame, que le vrai sur l'esprit. Qu'elle se souviennne toute-fois qu'il est des écarts que rien ne peut faire oublier. L'imagination forte de Milton, la versification harmonieuse de Voltaire, ne nous reconcilieroient jamais avec César lâche, Catilina vertueux, Henri IV vainqueur des Romains. Disons en rassemblant nos idées, que les caracteres des Grands Hommes doivent être sacrés; mais que les Poëtes peuvent écrire leur Histoire moins comme elle a été que comme elle eût dû être;

qu'une création nouvelle révolte moins que des changemens essentiels , parce que ceux-ci supposent l'erreur , & celles-là une simple ignorance ; & qu'enfin on rapproche plus aisément les tems que les lieux.

On doit sans doute de l'indulgence aux siècles reculés , où les Systèmes des Chronologistes sont les fictions des Poètes , à l'agrément près. Quiconque ose condamner l'Episode de Didon , est plus Philosophe ou moins homme de goût que moi (a).

[a] On peut douter cependant si cet épisode blesse la véritable Chronologie. Dans
le

DE LA LITTÉRATURE. 89
XXXIX. Plus on a approfondi
les Sciences , plus on a vû qu'el-

Les Sci-
ences na-
turelles.

le systême plausible du Chevalier Newton ,
Enée & Didon se trouvent contemporains.

[1] Les Romains devoient mieux connoître l'Histoire de Carthage que les Grecs. Les Archives de Carthage étoient passées à Rome (2). La langue Punique y étoit assez connue (3). Les Romains consultoient volontiers les Africains sur leur origine (4). D'ailleurs , (& c'est assez pour disculper notre Poëte) Virgile adopte une Chronologie plus conforme aux supputations de Newton qu'à celles d'Eratosthène. Peut-être ne sera-t-on pas fâché de voir les preuves de ce sentiment.

Sept ans suffirent à peine au courroux de
Junon & aux voyages d'Enée. C'est Didon
qui me l'apprend :

Nam

(1) V. Newton's Chronology of ancient Kingdoms reformed. p. 32. (2) Universal History. tom. xxij. p. 111-112. (3) Plaut. Penul. Act. v. Sc. 1. (4) Sa-
lust. in Bell. Jugurth. c. 17. Ammian Marcel. l. xxij.
Mém. de l'Acad. des Belles Lett. tom. iv. p. 464.

Besoin
mutuel
des hom-
mes.

les étoient toutes liées. On a
cru voir un bois immense. Au

Nam te jam septima portat

Omnibus errantem terris & fluctibus ætas (5).

Quelques mois après il arriva au bord du Tibre. Ce fut là que le Dieu du Fleuve lui apparut , lui prédit de nouveaux combats ; mais lui fit espérer une fin glorieuse à ses maux. Un prodige confirma l'Oracle. Une truie couchée sur le rivage montrait , par ses trente petits qui l'environnoient , le nombre d'années qui devoient s'écouler avant que le jeune Ascagne jettât les fondemens d'Albe :

Jamque tibi , ne vana putes hæc fingere somnum ,
Littoreis ingens inventa sub illicibus Sus,
Triginta capitum fœtus enixa , jacebit ;
Alba , solo recubans , albi circum ubera nati.
Hic locus urbis erit , requies ea certa laborum :
Ex quo ter denis urbem redeuntibus annis.
Ascanius clari condet cognominis Albam (6).
Ce

(5) Virgil. *Æneid.* L. j. v. 755.

(6) Virgile *Æneid.* L. viij. v. 42.

premier coup d'œil , tous les arbres qui le formoient , paroif-

Cette Ville demeura pendant trois cent ans le fiége de l'Empire & le berceau des Romains ;

*Hic jam ter centos totos regnabitur annos
Gente sub Hestorea (7).*

Ce font-là les expressions que Virgile met à la bouche de Jupiter. Nos Chronologistes s'embarrassent peu de faire tenir sa parole au Maître du tonnerre. Ils font détruire la Ville d'Albe par Tullus Hostilius près de cinq cens ans après sa fondation , & environ cent ans après celle de Rome (3). La prise de Troye placée à l'an 904 , & suivie d'un intervalle de 337 ans , nous conduit à 567 , 60 ans après les Palilia , époque qui quadre au mieux avec le regne du troisième Successeur de Romulus (9) Une ancienne tradition conservée par Plutarque

y

(7) Idem. l. j. v. 272. (8) V. les Tables Chronolog. d'Helvicius ad ann. A. C. 656 , &c.

(9) Newton's Chronology. p. 52 , &c.

soient isolés ; mais a-t-on percé la superficie , on a vu que les

(10) y coïncide avec précision. On déterra les Livres de Numa, *An. ant. Chr.* 181, quatre cens ans après la mort de ce Roi & le commencement du regne d'Hostilius. Numa mourut donc 581 ans avant l'ère chrétienne. Quel art dans le Poète de saisir le moment où Enée arrive à Carthage, pour répondre à ses Critiques, de la seule manière que la rapidité de sa marche & la grandeur de son sujet pouvoient le lui permettre ! Il leur fait sentir que dans ses hypothèses la rencontre de Didon & d'Enée n'est point une licence poétique. Virgile n'est pas le seul qui ait revoqué en doute la Chronologie vulgaire des Rois Latins. Je le soupçonne même d'avoir puisé ses idées dans les ouvrages de son contemporain Trogue-Pompée. Cet Historien, le rival de Tite-Live & de Saluste (11), donnoit au Royaume

(10) V. Plutarch. in Numa.

(11) Flav. Vopisc. in proem. Aurelian.

DE LA LITTÉRATURE. 93
racines étoient entremêlées.

Il n'y a point d'étude , pas

me d'Albe la même durée de trois cens ans. Si son histoire universelle ne s'étoit point perdue , nous y verrions apparemment le détail & les preuves de cette opinion. A présent il faut nous contenter d'en lire la simple exposition chez son abrégiateur. *Albam longam condidit quæ trecentis annis caput regni fuit* (12). Tite - Live lui-même , ce pere de l'Histoire Romaine , qui fait parcître quelquefois tant d'attachement à la Chronologie reçue (13) , mais qui glisse d'ordinaire sur les endroits scabreux d'une façon qui montre sa bonne foi & son ignorance , semble se défier de ses guides dans ces siècles reculés. Rien de plus naturel que de marquer la durée du regne de chaque Roi Latin dont il rapporte le nom (14) Or il se tait sur cet article. Rien de plus nécessaire que de fixer
au

(12) Justin. l. xliiii. c. 1. (13) Tit. Liv. l. j. c. 18.
& alibi passim.

(14) Tit. Liv. . j l. c. 9.

94 ESSAI SUR L'ETUDE
même la plus chétive & la moins
connue , qui n'offre quelquefois
des faits , des ouvertures , des
objections à la plus sublime &
à la plus éloignée des connois-

au moins l'intervalle entre Enée & Romulus ; il ne le fait point. Ce n'est pas tout. „ La destruction d'Albe , dit-il , suivit de „ 400 ans sa fondation (15). “ En retranchant cent ans pour les regnes de Romulus & de Numa , & pour la moitié de celui d'Hostilius , il nous en restera 300 au lieu de 400 que nous donneroit la Chronologie d'Eratosthene. Tite-Live est donc d'accord avec Virgile à peu de chose près ; & cette petite différence affermit leur union plutôt qu'elle ne l'affoiblit. Je prévois une objection , mais des plus minces. Y répondre , ce seroit créer des monstres pour les combattre ; ainsi , je finis cette digression déjà trop longue.

(15) Idem l. j. c. 29.

fances. J'aime à peser sur cette considération. Il faut faire voir aux Nations & aux Professions différentes leurs besoins réciproques. Montrez à l'Anglois les avantages du François, faites connoître au Physicien les secours que la Littérature lui présente : l'amour propre supplée à ce que la discrétion vous a fait supprimer. Ainsi la Philosophie s'étend , l'humanité gagne. Les hommes étoient rivaux, ils sont freres.

XL. Dans toutes les Sciences nous appuyons sur les raisonne-
 mens & sur les faits. Sans ceux-ci nos Etudes seroient chimériques ; privées de ceux-là, elles

Liaison
 de la Physique &
 de la Littérature.

ne sçauroient être qu'aveugles. C'est ainsi que les Belles-Lettres sont mélangées. Toutes les branches de l'Etude de la Nature , qui cache souvent sous une petiteffe apparente une grandeur réelle , le sont pareillement. Si la Physique a ses Buffons , elle a aussi , (pour parler le langage du tems ,) ses Erudits. La connoissance de l'Antiquité leur offre aux uns & aux autres une riche moisson de faits propres à dévoiler la Nature , ou du moins à empêcher ceux qui l'étudient de prendre un nuage pour une Divinité. Quelles lumieres le Médecin ne puise-t-il pas dans la description de la peste qui désola Athenes ?

Athenes ? J'admire avec lui la force majestueuse de Thucydide (a), l'art & l'énergie de Lucrèce (b) ; mais il va plus loin : il étudie dans les maux des Athéniens ceux de ses Concitoyens.

Je sçais que les Anciens s'appliquoient peu aux Sciences naturelles ; que destitués d'instrumens , & isolés dans leurs travaux , ils n'ont pû rassembler qu'un petit nombre d'Observations mêlées d'incertitudes , diminuées par les injures du tems , & jettées au hazard dans un

(a) Thucyd. l. i.

(b) Lucret. de Rer. Natur. l. vii. v. 1136.
&c.

98 ESSAI SUR L'ÉTUDE
grand nombre de volumes (a) :
mais la pauvreté doit-elle inspi-
rer la négligence ? L'activité de
l'esprit humain s'excite par les
difficultés. La nécessité , mere
du relâchement , seroit un assem-
blage étrange.

Avanta-
ges des
anciens.
Spécia-
les de
l'Amphi-
théâtre.

XLI. Les partisans mêmes les
plus zélés des Modernes ne dis-
convien dront pas , je pense ,
des secours que les Anciens pos-
sédoient , & dont nous man-

(a) M. Fréret croyoit les observations
philosophiques des Anciens plus exactes
qu'on ne le pense. Quiconque connoit le gé-
nie & les lumieres de M. Fréret , sent le
poids de son autorité *V. Mémoires de l'A-*
cadémie des Belles - Lettres , tom. xviii.
p. 97.

quons. Je rappelle , en frémissant , les spectacles sanglans des Romains. Le sage Cicéron les détestoit & les méprisoit (a). La solitude & le silence l'emportoient de beaucoup chez lui sur ces chefs-d'œuvre de magnificence , d'horreur & de mauvais goût (b). En effet , se plaire au

(a) Cicéron envie le sort de son ami Marius , qui passa à la campagne les jours des jeux magnifiques de Pompée. Il parle avec assez de mépris du reste des spectacles ; mais il s'attache surtout aux combats des bêtes sauvages : » *Reliquæ sunt venationes* , (dit-il) *binæ per dies quinque : magnificè , nemo negat , sed quæ potest homini esse polito delectatio , cùm aut homo imbecillus à valentissimâ bestiâ laniatur , aut præclara bestia venabulo transverberatur.* »

(b) Cicero ad Famil. l. vij. epist. 1.

carnage n'est digne que d'une troupe de sauvages. On ne pouvoit élever des Palais pour y faire combattre des bêtes, que chez un Peuple qui préféroit les décorations aux beaux vers & les machines aux situations (a). Mais tels étoient les Romains : leurs vertus, leurs vices, & jusqu'à leurs ridicules étoient tous liés à leur principe dominant, l'amour de la Patrie.

Cependant, ces spectacles si affreux aux yeux du Philosophe, si frivoles à ceux de l'Homme de goût, devoient être bien précieux pour le Na-

(a) Horat. l. 2. ep. 1. v. 187.

DE LA LITTÉRATURE. 101
turaliste. Qu'on se représente le monde épuisé pour fournir à ces jeux, les trésors des riches & le pouvoir des Grands mis en œuvre pour déterrer des créatures singulieres par leur figure, par leur force ou par leur rareté, pour les amener dans l'Amphithéâtre de Rome, & pour mettre en jeu l'animal entier (a). Ce devoit être une école admirable, sur-tout pour cette partie la plus noble de l'Histoire naturelle, qui s'applique plutôt à étudier la Nature & les propriétés des animaux, qu'à décrire leurs os & leurs cartilages. Souvenons-nous que Pline a

(a) V. Essais de Mont. vol. 3. p. 140.

fréquenté cette école , & que l'Ignorance a deux filles: l'Incrédulité & la Foi aveugle. Ne défendons pas moins notre liberté contre l'une que contre l'autre.

Pais où
les Phy-
ficiens
anciens
étudioi-
ent la na-
ture.

XLII. Si l'on sort de ce Théâtre pour entrer dans un autre plus vaste , & pour examiner quelles étoient les Contrées soumises aux Naturalistes & aux Physiciens de l'Antiquité ; nous ne les plaindrons pas.

Je fais que la navigation nous a ouvert un nouvel Hémisphere ; mais je fais aussi que la découverte d'un Matelot , &

le voyage d'un Marchand, n'éclaircit pas toujours le monde comme ils l'enrichissent. Les limites du monde connu sont plus étroites que celles du monde matériel, & les bornes du monde éclairé sont encore plus resserrées. Du tems des Plin, des Ptolomée & des Galien, l'Europe, à présent le siège des Sciences, l'étoit également ; mais la Grece, l'Asie, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, Pays féconds en miracles, étoient remplis d'yeux dignes de les voir. Tout ce vaste Corps étoit uni par la Paix, par les Loix & par la Langue. L'Africain & le Breton, l'Espagnol & l'Arabe,

se rencontroient dans la Capitale, & s'instruisoient tour-à-tour. Trente des premiers de Rome, souvent éclairés eux-mêmes, toujours accompagnés de ceux qui l'étoient (a), par-toient tous les ans de la Capitale pour gouverner les Provinces; & pour peu qu'ils eussent de curiosité, l'autorité applaniffoit les routes de la Science.

La grande Bretagne inondée par l'Océan.

XLIII. C'étoit, sans doute, de son beau-pere Agricola, que Tacite apprit que l'Océan inondoit la Grande Bretagne, & rendoit ce Pays un amas de ma-

(a) V. Strab. l. xvii p. 216. Edit. Ca-faub.

DE LA LITTÉRATURE. 105
 rais (a). Hérodien nous confirme ce fait (b). Cependant aujourd'hui, à quelques endroits près, le terrain de notre Ile est assez élevé (c). Pourroit-on ranger ce fait parmi ceux qui confirment le Système de la diminution des eaux? Trouvera-t-on

(a) Tacit. in Vit. Agricol. c. 10.

(b) Herodian. Hist. l. iii. c. 47.

(c) Voici les paroles d'Hérodien : » Τὰ γὰρ πλεῖστα τῆς Βριταννῶν χώρας ἐπικλύζονται ταῖς τῆ ὤκειαι ὅς συνεχῶς ἀμπτισιν ἐλῶδη γίνεται.

Tacite s'exprime d'une manière encore plus forte. » Unum ad lidenim (dit-il) nusquam latius dominari mare ; multum flu-
 » minum huc atque illuc ferri, nec litore
 » tenuis accrescere aut resorberi ; sed in-
 » fluere penitus atque ambire ; etiam jugis
 » atque montibus influere velut in suo. »

E v

dans les Ouvrages des hommes de quoi affranchir le Pays du joug de l'Océan ? Le sort du marais de Pomptine (a) & de quelques autres nous donneroit d'assez minces idées de leurs travaux. Quoiqu'il en soit, content d'avoir fourni les mat

(a) Le Consul Céthégus dessécha ce marais. A. U. C. 592. Du tems de Jules-César il étoit de rechef inondé. Ce Dictateur avoit dessein d'y faire travailler. Il paroît qu'Auguste le fit ; mais je doute que ses travaux ayent mieux réussi que les premiers : du moins Pline l'appelle encore marais. Horace l'avoit en quelque sorte prédit :

- „ Debemur morti nos nostraque
- „ Sterilisque diù palus aptaque remis
- „ Vicinas urbes alit & grave sensit aratrum. „

Freinsheim. supp. l. xlv. c. 44. Sueton. l. i. c. 44. Plin. Hist. Nat. l. iii. c. 5.

riaux, j'en laisse l'emploi aux Physiciens. Ce n'est pas chez les Anciens qu'on apprend à n'approfondir rien, à effleurer chaque chose, à parler avec le plus de hardiesse des sujets qu'on entend le moins.

XLIV. „ Après l'Esprit de
 » discernement, ce qu'il y a de
 » plus rare au monde, (dit le ju-
 » dicieux la Bruyere) ce sont les
 » perles & les diamans. “ Je mets
 sans balancer l'Esprit Philoso-
 phique avant celui de discerne-
 ment. C'est la chose du monde la
 plus prônée, la plus ignorée &
 la plus rare. Il n'y a point d'E-
 crivain qui n'y aspire. Il sacrifie
 de bonne grace la Science. Pour

L'Esprit
philoso-
phique.

Préten-
tions à
l'Esprit
philoso-
phique.

peu que vous le pressiez , il conviendra que le jugement sévère embarrasse les opérations du Génie; mais il vous assurera toujours que cet Esprit Philosophique , qui brille dans ses Ecrits , fait le caractère du siècle où nous vivons. L'Esprit Philosophique d'un petit nombre de grands Hommes a formé, selon lui, celui du siècle. Celui-ci s'est répandu dans tous les Ordres de l'Etat , & leur a préparé, à son tour, de dignes Successeurs.

Ce qu'il
n'est pas.

XLV. Cependant , si nous jettions les yeux sur les Ouvrages de nos Sages , leur diversité nous laisseroit dans l'incer-

titude sur la nature de ce talent ; & celle-ci pourroit nous conduire à douter s'il leur est tombé en partage. Chez les uns, il consiste à se frayer des routes nouvelles, & à fronder toute opinion dominante, fût-elle de Socrate ou d'un Inquisiteur Portugais : par la seule raison qu'elle est dominante. Chez les autres, cet esprit s'identifie avec la Géométrie, cette Reine impérieuse, qui non contente de regner, proscriit ses sœurs, & déclare tout raisonnement peu digne de ce nom, qui ne roule pas sur des lignes & sur des nombres. Rendons justice à l'esprit hardi dont les écarts ont quelquefois con-

duit à la vérité, & dont les excès mêmes, comme les rébellions des Peuples, inspirent une crainte salutaire au Despotisme. Pénétrons-nous bien de tout ce que nous devons à l'Esprit Géométrique; mais cherchons pour l'Esprit Philosophique un objet plus sage que celui-là, & plus universel que celui-ci.

XLVI. Quiconque s'est familiarisé avec les Ecrits de Cicéron, de Tacite, de Bacon, de Leibnitz, de Bayle, de Fontenelle, de Montesquieu, s'en fera fait une idée aussi juste & bien plus parfaite que celle que j'essaierai de tracer.

L'Esprit Philosophique consiste à pouvoir remonter aux idées simples , à saisir & à combiner les premiers principes. Le coup-d'œil de son possesseur est juste , mais en même-tems étendu. Placé sur une hauteur , il embrasse une grande étendue de pais , dont il se forme une image nette & unique , pendant que des esprits aussi justes , mais plus bornés , n'en découvrent qu'une partie. Il peut être Géometre , Antiquaire , Musicien ; mais il est toujours Philosophe , & à force de pénétrer les premiers principes de son Art , il lui devient supérieur. Il a place parmi ce petit nombre de Génies , qui

112 ESSAI SUR L'ÉTUDE
travaillent de loin en loin à former cette première Science , à laquelle, si elle étoit perfectionnée, les autres seroient soumises. En ce sens, cet esprit est bien peu commun. Il est assez de Génies capables de recevoir avec justesse des idées particulières ; il en est peu qui puissent renfermer dans une seule idée abstraite un assemblage nombreux d'autres idées moins générales.

Le se-
cours
qu'il peut
tirer de
la Litte-
rature.

XLVII. Quelle étude peut former cet Esprit ? Je n'en connois aucune. Don du Ciel, le grand nombre l'ignore ou le méprise : les sages le souhaitent : quelques-uns l'ont reçu :

nul ne l'acquiert ; mais je crois l'étude de la Littérature , cette habitude de devenir, tour à tour , Grec , Romain , Disciple de Zénon ou d'Epicure , bien propre à le développer & à l'exercer. A travers cette diversité infinie d'esprits , on remarque une conformité générale entre ceux à qui leur siècle , leur païs , leur Religion a inspiré une maniere à peu près pareille d'envisager les mêmes objets. Les ames les plus exemptes de préjugés ne sçauroient s'en défaire entièrement. Leurs idées ont un air de paradoxe ; & en brisant leurs chaînes , vous sentez qu'elles les ont portées. Je cherche chez

114 ESSAI SUR L'ÉTUDE
les Grecs des fauteurs de la Démocratie ; des Enthoufiastes de l'amour de la Patrie chez les Romains ; chez les Sujets des Comodes, des Séveres ou des Caracalles, des Apologistes du pouvoir absolu ; & chez l'Epicurien de l'Antiquité (a) la condamnation de sa Religion. Quel spectacle pour un Esprit vraiment Philosophique, de voir les opinions les plus absurdes reçues chez les Nations les plus éclairées : des Bar-

(a) Depuis qu'Epicure eut répandu sa doctrine, on commença à se déclarer assez publiquement sur la Religion dominante, & à ne la regarder que comme une institution. *V. Lucret. de Rer. Natur. l. i. v. 62. &c. Salust. in bell. Catilin. c. 51. Cicero pro Cluent. c. 61.*

baires parvenus à la connoissance des plus sublimes vérités : des conséquences vraies, mais peu justes, tirées des principes les plus erronés : des principes admirables qui approchoient toujours de la vérité sans jamais y conduire : le langage formé sur les idées, & les idées justifiées par le langage : les sources de la Morale par-tout les mêmes : les opinions de la contentieuse Métaphysique par-tout variées, d'ordinaire extravagantes, nettes seulement pendant qu'elles furent superficielles ; subtiles, obscures, incertaines, toutes les fois qu'elles prétendirent à la profondeur ! Un Ouvrage Iro-

quois , fût-il rempli d'absurdités , seroit un morceau impayable. Il offriroit une expérience unique de la nature de l'esprit humain placé dans des circonstances que nous n'avons jamais éprouvées & dominé par des mœurs & des opinions religieuses contraires aux nôtres. Quelquefois nous serions frappés & instruits par la contrariété des idées qui en naîtreient : nous en chercherions les raisons : nous suivrions l'ame d'erreur en erreur. Quelquefois aussi nous reconnoîtrions avec plaisir nos principes , mais découverts par d'autres routes , & presque toujours modifiés & altérés.

Nous y apprendrions non-seulement à avouer, mais à sentir la force des préjugés, à ne nous étonner jamais de ce qui nous paroît le plus absurde, & à nous défier souvent de ce qui nous semble le mieux établi.

J'aime à voir les jugemens des hommes prendre une teinture de leurs préventions, à les considérer qui n'osent pas tirer des principes qu'ils reconnoissent pour être justes, les conclusions qu'ils sentent être exactes. J'aime à les surprendre qui détestent chez le Barbare ce qu'ils admirent chez le Grec, & qui qualifient la même Histoire

218 ESSAI SUR L'ETUDE
d'impie chez le Payen, & de
sacrée chez le Juif.

Sans cette connoissance Philosophique de l'Antiquité, nous ferions trop d'honneur à l'espèce humaine. L'empire de la Coutume nous seroit peu connu: nous confondrions à tout moment l'incroyable & l'absurde. Les Romains étoient éclairés; cependant ces mêmes Romains ne furent pas choqués de voir réunir dans la personne de César, un Dieu, un Prêtre & un Athée (a). Il vit élever des Tem-

(a) Athée en niant finon l'existence, du moins la providence de la Divinité; car César étoit Epicurien. Ceux qui ont envie de voir comment un homme d'esprit peut rendre

ples à sa clémence (a). Collégué de Romulus, il recevoit les vœux de la Nation (b). Sa statue étoit couchée , dans les fêtes sacrées auprès de ce Jupiter , qu'un instant après il alloit lui-même invoquer (c). Fatigué de cette

dre obscure une vérité claire , liront avec plaisir les doutes que M. Bayle a su répandre sur les sentimens de César. *V. Dict. de Bayle , à l'article César.*

(a) *V. Mémoires de l'Académie des Bell. Lett. tom. i p. 369 , &c.*

(b) Cicero ad Attic. l. xii. epist. 46 , &c. l. xii. epist. 28.

(c) César étoit Souverain Pontife , & ce Sacerdote n'étoit point pour les Empereurs un vain titre. Les belles *Dissertations* de M. de la Bastie sur le Pontificat des Empereurs , convaincront les incrédules , s'il en est , sur cet article. Consultez surtout la troisième de ses Pièces insérée dans les *Mémoires de l'Académie des Belles - Lettres* , tom. xv. p. 39.

vaine pompe, il cherchoit Panfa & Trébatius pour se moquer avec eux de la crédulité du Peuple, & de ces Dieux l'effet & l'objet de sa terreur (a).

XLIX.

(a) Lucrèce, né avec cet enthousiasme d'imagination qui fait les grands Poètes & les Missionnaires, voulut être l'un & l'autre. Je plaindrois le Théologien qui ne feroit pas grace au dernier en faveur du premier. Lucrèce, après avoir prouvé la Divinité malgré lui-même, en rapportant les phénomènes de la Nature à des causes générales, cherche comment l'erreur qu'il combat a pu s'emparer de tous les esprits. Il en trouve trois raisons. I. Nos songes : nous y voyons des êtres & des effets que nous ne rencontrons point dans ce monde ; nous leur accordons aussi-tôt une existence réelle & une puissance immense. II. Notre ignorance de la Nature, qui nous fait recourir partout à l'action de la Divinité. III. Notre crainte

XLVIII. L'Histoire est pour ^{L'Histoire}
 un Esprit Philosophique ^{re science} ce
 qu'étoit le jeu pour le Marquis ^{ce des}
 de Dangeau (a). Il voyoit un ^{causes & des effets}

crainte de l'effet de cette ignorance ; elle nous engage à fléchir devant les calamités qui ravagent la terre , & nous fait essayer d'appaiser par nos prières quelque être invisible qui nous afflige. Lucrece exprime cette dernière raison avec une énergie & une rapidité qui nous enlève. Il ne nous accorde point le tems de l'examiner :

- „ Præterea cui non animus formidine Divum,
- „ Contrahitur ? cui non conrepunt membra pavore,
- „ Fulminis horribili cum plagam torrida tellus
- „ Contremittit , & magnum percurrunt murmura celum ?
- „ Non populi gentesque tremunt ? Regesque superbi
- „ Conripiunt Divum percussis membra timore ,
- „ Ne quod ob admissum lævè dictumve superbè
- „ Poenarum grave sit solvendi tempus adactum. „

Lucre. de Rer. Nat. l. v. v. 1216 , &c.

(a) Fonten. dans l'Eloge du Marquis de Dangeau.

Système , des rapports , une suite , là où les autres ne discernotent que les caprices de la Fortune. Cette Science est pour lui celle des Causes & des Effets. Elle mérite bien que j'essaye de poser quelques règles propres , non à faire germer le Génie , mais à le garantir des écarts : peut-être que , si on les avoit toujours bien pesées , on auroit pris plus rarement la subtilité pour la finesse d'esprit , l'obscurité pour la profondeur , & un air de paradoxe pour un Génie créateur.

Règles
pour
choisir
les faits.

XLIX. Parmi la multitude des faits , il y en a , & c'est le

grand nombre, qui ne prouvent rien au-delà de leur propre existence. Il y en a encore qui peuvent bien être cités dans une conclusion partielle, d'où le Philosophe peut juger des motifs d'une action, & d'un trait dans un caractère: ils éclaircissent un chaînon. Ceux qui dominent dans le Systême général, qui y sont liés intimement, & qui en font mouvoir les ressorts, sont fort rares; & il est plus rare encore de trouver des esprits qui sçachent les entrevoir dans le vaste cahos des événemens, & les en tirer purs & sans mélange.

A ceux qui ont plus de jugement que d'érudition , il paroîtra peu nécessaire d'avertir qu'on doit toujours proportionner les causes aux effets , ne pas bâtir sur l'action d'un homme le caractère d'un siècle , ne pas chercher dans un effort unique , forcé & ruineux , la mesure des forces & des richesses d'un Etat ; & se souvenir que ce n'est qu'en rassemblant qu'on peut juger, qu'un fait éclatant éblouit comme un éclair ; mais qu'il instruit peu , si l'on ne le compare avec d'autres de la même espece. Le Peuple Romain fit voir en élisant Caton , qu'il aimoit mieux

être corrigé que flatté (a), dans ce même siècle, où il condamna la mâle sévérité dans la personne de Livius Salinator (b).

L. Déférez plutôt aux faits qui viennent d'eux-mêmes vous former un système, qu'à ceux que vous découvrez après avoir conçu ce système. Préférez souvent les petits traits aux faits brillans. Il en est d'un siècle ou d'une nation comme d'un homme. Alexandre se dévoile mieux dans la tente de Darius (c) que dans les champs de Guagmela. Je reconnois tout autant la féro-

Avantages des
petits
traits.
Différence du vice
& de la vertu.

(a) Liv. l. xxxix. c. 40. Plutarq. in Caton.

(b) Liv. l. xxix. c. 37.

(c) Quint. Curt. de Reb. gest. Alexandri.

l. iii. c. 32.

cité des Romains à les voir condamner un malheureux dans l'amphitéâtre, qu'à les considérer qui étranglent un Roi captif au pied du Capitole. Il n'y a point d'apparat dans les bagatelles. On se deshabilie lorsqu'on espère n'être pas vû ; mais le curieux cherche à pénétrer dans les retraites les plus secrètes. Pour décider si la vertu triomphoit chez un Peuple, dans un certain siècle, j'observe plutôt ses actions que ses discours. Pour le condamner comme vicieux, je fais plus attention à ses discours qu'à ses actions. On loue la vertu sans la connoître : on la connoît sans

la sentir : on la sent sans la pratiquer ; mais il en est bien différemment du vice. On s'y porte par passion : on le justifie par raffinement. Dailleurs , il y a toujours & par-tout de grands Criminels ; mais si la corruption n'est pas générale , ceux-ci même respectent leur siècle. Si le siècle est vicieux , (& ils sont habiles à le discerner ,) ils le méprisent , ils se montrent à découvert , ils bravent ses jugemens , ou ils espèrent de se les rendre favorables. Ils ne se trompent guères. Celui qui dans le siècle de Caton eût détesté le vice , se contente d'aimer la vertu dans celui de Tibere.

Le siècle
de Tibère
le plus
vieux
de tous.

LI. J'ai choisi ce siècle avec réflexion. Le vice parvint alors à son comble. La Cour de Tibère me l'apprend ; mais un petit fait conservé par Suétone & par Tacite m'en assure encore mieux : le voici. La vertu des Romains punissoit de mort l'incontinence chez leurs femmes (a). Leur Politique permet-

(a) Les Romains confioient le soin de la vertu des femmes à leur famille. Celle-ci s'assembloit, la jugeoit si elle étoit accusée, la condamnoit à mort & exécutoit la sentence, si elle se trouvoit coupable. La Loi pardonnoit aussi au courroux du mari ou du père qui tuoit le galant, surtout s'il étoit de condition servile. *V. Plutarch. in Romul. Dionys. Halicarn. l. vii. Tacit. Annal. l. xiii. Valer. Maxim. l. vi c. 3-7. Rosin. Antiq. Rom. l. viii. p. 859, &c.*

DE LA LITTÉRATURE. 129
toit la débauche chez les cour-
tisannes (a) ; & pour regler le

(a) Le discours de Micio dans Terence ,
la maniere dont Cicéron excuse les débau-
ches de son client , & l'exhortation de Ca-
ton , peuvent nous faire connoître la morale
des Romains à cet égard Ils ne blâmoient
la débauche que lorsqu'elle détournoit le
Citoyen de ses devoirs essentiels.

Leurs oreilles n'étoient pas plus chastes
que leur conduite : peu de gens connois-
sent la *Casina* de Plaute ; mais ceux qui ont
lû cette misérable pièce ne peuvent com-
prendre qu'il n'y ait eu que quarante à cin-
quante ans de cette farce à l'*Andrienne*. Une
intrigue sale d'esclaves n'y est relevée que
par des pointes & des obscénités dignes
d'eux. C'étoit cependant la Comédie de
Plaute qu'on voyoit avec le plus de plaisir ,
& qu'on redemandoit le plus souvent. Voilà
les mœurs de la seconde guerre Punique :
de cette vertu que la Postérité des anciens
Romains regrettoit & admiroit. *V. Terent.*

130 ESSAI SUR L'ETUDE
 désordre même , on les forma en
 corps. Sous Tibere , un grand
 nombre de femmes de distinc-
 tion ne rougirent point de se
 présenter publiquement devant
 les Ediles , de se faire inscrire
 dans le rôle des courtisannes ,
 & de briser par leur propre infamie, la barriere que les Loix op-
 posoient à leur prostitution (a).

Parallèle
 de Tacite
 & de Ti-
 46-Live.

LII. Choisir les faits qui doi-
 vent être les principes de nos
 raisonnemens : on sent combien
 la tâche est difficile. La négli-

*Adelph. Act. i. Sc. 2. v. 38. Cicero pro Cæ-
 lio , c. 17. Horat. Satir. l. i. Sat. 2. 29. II.
 Prolog. ad Asin. Plaut.*

(a, Sueton. l. iii. c. 35. Tacit. Annal. l.
 ii. c. 85.

gence ou le mauvais goût d'un Historien peut nous faire perdre à jamais un trait unique pour nous étourdir du bruit d'un combat. Si les Philosophes ne sont pas toujours Historiens, il seroit du moins à souhaiter que les Historiens fussent Philosophes.

Je ne connois que Tacite qui ait rempli mon idée de l'Historien Philosophe. L'intéressant Tite-Live lui-même, ne sauroit en ce sens lui être comparé. L'un & l'autre ont bien su s'élever au-dessus de ces Compileurs grossiers qui ne voyent dans les faits que des faits : mais l'un a écrit l'Histoire

re en Rétheur & l'autre en Philosophe. Ce n'est pas que Tacite ait ignoré le langage des passions, ou Tite-Live celui de la raison : mais l'un plus attaché à plaire qu'à instruire, vous conduit pas à pas à la suite de ses Héros, & vous fait éprouver tour-à-tour l'horreur, l'admiration & la pitié. Tacite ne se sert de l'empire que l'éloquence a sur le cœur, que pour lier à vos yeux la chaîne des événemens, & remplir votre ame des plus sages leçons. Je gravis sur les Alpes avec Annibal ; mais j'assiste au conseil de Tibère. Tite-Live me peint l'abus du pouvoir, une

févérité que la Nature approuve en frémissant, la vengeance & l'amour qui s'unissent à la liberté, la tyrannie qui tombe sous leurs coups (a); mais les loix des Décemvirs, leurs caractères, leurs défauts, leurs rapports enfin avec le génie du Peuple Romain, avec le parti des Décemvirs, avec leurs desseins ambitieux : il les oublie totalement. Je ne vois point chez lui comment ces loix faites pour une République bornée, pauvre, à demi sauvage, la bouleverserent, lorsque la force de son institution l'eut portée au faîte de la grandeur. Je l'au-

(a) Liv. l. iii. c. 44-60.

rois trouvé dans Tacite : j'en juge non-seulement par la trempe connue de son génie, mais encore par ce tableau énergique & varié qu'il offre des loix : ces enfans de la corruption, de la liberté, de l'équité & de la faction (a).

Remar-
que sur
une idée
de Mr.
d'Alem-
bert.

LIII. Ne suivons point le conseil de cet Ecrivain qui unit, comme Fontenelle, le savoir & le goût. Je m'oppose sans crainte du nom flétrissant d'E-rudit, à la sentence par laquelle ce juge éclairé, mais sévère, ordonne qu'à la fin d'un siècle on rassemble tous les faits,

(a) Tacit. Annal. l. iii. p. 48. Edit. Lips.

DE LA LITTÉRATURE. 135
 qu'on en choisisse quelques-uns, & qu'on livre le reste aux flammes (a) : Conservons-les tous précieusement. Un Montesquieu les démêlera dans les plus chétifs des rapports inconnus au Vulgaire. Imitons les Botanistes : toutes les plantes ne sont pas utiles dans la Médecine, cependant ils ne cessent d'en découvrir de nouvelles : ils espèrent que le génie & les travaux heureux, y verront des propriétés jusqu'à présent cachées.

LIV. L'incertitude est pour nous un état forcé : l'esprit borné ne sauroit se fixer dans cet

On a fait
 les hommes trop
 systématiques &
 trop capricieux.

(b) D'Alembert. Mélanges de Philosophie & de Littérature, vol. ii. p. 1.

équilibre dont se piquoit l'école de Pirrhon. Le génie brillant se laisse éblouir par ses propres conjectures : il sacrifie la liberté aux hypothèses. De cette disposition naissent les Systèmes : on a vû du dessein dans les actions d'un grand Homme ; on a aperçu un ton dominant dans son caractère ; & des spéculatifs de cabinet ont aussitôt voulu faire de tous les hommes des Êtres aussi systématiques dans la pratique que dans la spéculation. Ils ont trouvé de l'art dans leurs passions, de la politique dans leurs foiblesses, de la dissimulation dans leur inconstance : en un mot, à force de

DE LA LITTÉRATURE. 137
vouloir faire honneur à l'esprit
humain, ils en ont souvent fait
bien peu au cœur.

Justement choqués de leur
rafinement, & fâchés de voir
étendre à tous les hommes des
prétentions qu'on eût dû borner
à un Philippe ou à un César,
des esprits plus naturels se sont
jettés dans l'autre extrême. Ils
ont banni l'art du monde moral
pour y substituer le hazard. Se-
lon eux, les foibles mortels n'a-
gissent que par caprice. La fu-
reur d'un écervelé établit un
Empire : la foiblesse d'une fem-
me le détruit.

Causes
généra-
les, mais
détermi-
nées.

LV. L'étude des causes déterminées, mais générales, doit plaire aux uns & aux autres. Ceux-ci y voyent avec plaisir l'homme humilié, les motifs de ses actions inconnus à lui-même, lui-même le jouet des causes étrangères, & de la liberté de chacun l'origine d'une nécessité générale. Ceux-là y retrouvent l'enchaînement qu'ils aiment, & les spéculations dont leur esprit se nourrit.

Qu'une vaste carrière s'ouvre à mes réflexions ! La théorie de ces causes générales seroit entre les mains d'un Montesquieu, une Histoire Philosophique de

l'homme. Il nous les feroit voir réglant la grandeur & la chute des Empires, empruntant successivement les traits de la fortune, de la prudence, du courage, de la foiblesse; agissant sans le concours des causes particulieres, & quelquefois même triomphant d'elles. Supérieur à l'amour de ses propres systêmes, dernière passion du Sage, il auroit su reconnoître que, malgré l'étendue de ces causes, leur effet ne laisse pas d'être borné, & qu'il se montre principalement dans ces événemens généraux, dont l'influence lente, mais sûre, change la face de la terre, sans qu'on puisse s'apper-

cevoir de l'époque de ce changement , & sur-tout dans les mœurs , les religions , & tout ce qui est soumis au joug de l'Opinion. Voilà une partie des leçons que ce Philosophe eût tirées de ce sujet. Pour moi , j'y trouve simplement une occasion de m'essayer à penser. Je vais indiquer quelques faits intéressans , & tâcherai ensuite d'en rendre raison.

Système
du Paganisme.

LVI. Nous connoissons le Paganisme , ce Système riant , mais absurde , qui peuple l'Univers d'Etres fantastiques, dont la puissance supérieure ne les rend que plus injustes & plus

insensés que nous-mêmes. Quelle fut la nature & l'origine de ces Dieux ? Furent-ils des Princes, des Fondateurs de Sociétés, des grands Hommes, inventeurs des Arts ? Une reconnoissance ingénieuse, une admiration aveugle, une adulation intéressée plaça-t-elle dans le Ciel ceux qui pendant leur vie avoient été nommés les Bienfaiteurs de la terre ? Ou bien faut-il reconnoître dans ces Divinités autant de parties de l'Univers, auxquelles l'ignorance des premiers hommes avoit accordé la vie & la pensée ? Cette question est digne de notre attention : elle est curieuse, mais elle est difficile.

Difficul-
té de con-
noître
une Re-
ligion.

LVII. Nous ne connoissons guères le Systême du Paganisme que par les Poètes (a) , & par les Peres de l'Eglise , les uns & les autres très-adonnés aux fictions (b). Les ennemis d'une Religion ne la connoissent jamais, parce qu'ils la haïssent, & souvent la haïssent , parce qu'ils ne la connoissent pas. Ils adoptent contr'elle , avec empressement , les calomnies les plus

(a) Il faut cependant distinguer Homere , Hésiode , Pindare & les Poëtes Tragiques qui vécurent pendant que la tradition étoit plus pure.

(b) Voyez sur cet article la Recherche libre du Docteur Middleton , & l'Histoire du Manichéisme de M. de Beausobre , deux beaux monumens d'un siècle éclairé.

atroces : ils imputent à leurs adversaires des dogmes qu'ils détestent , & des conséquences auxquelles ils n'ont jamais songé. Les Sectateurs d'une Religion , de l'autre côté , remplis de cette foi , qui se fait un crime de douter , sacrifient souvent pour sa défense leur raison , & même leur vertu. Forger des Prophéties ou des Miracles , pallier ce qu'ils ne peuvent défendre , allégoriser ce qu'ils ne peuvent pallier , & nier hardiment ce qu'ils ne peuvent allégoriser , sont des moyens que jamais dévot n'a rougi d'employer. Rappelions-nous les Chrétiens & les Juifs. Interrogez leurs ennemis sur

leur compte ; c'étoient des Magiciens & des Idolâtres (a) : eux , dont le culte étoit aussi épuré , que leurs mœurs étoient sévères. Jamais Musulman n'a hésité sur l'unité de Dieu (b). Cependant combien de fois nos bons ayeux ne les ont-ils pas accusés d'adorer les Astres (c) ? Dans le sein même de ces Religions , il s'est élevé cent Sectes

(a) Tacit. Hist. l. v. Fleury. Hist. Eccl. tom. i. p. 369. & tom. ii. p. 5. & les Apologies de Justin Martyr , & de Tertullien , qui y sont citées.

(b) D'Herbelot. Bibliot. Orient. Artic. Allah. p. 100. , Sale's Alcoran. Prélim. Disc p. 71.

(c) Reland. de Rel. Mahomm. part. ii. c. 6. & 7.

DE LA LITTÉRATURE. 145
différentes qui , s'accusant les
unes les autres d'avoir corrompu
leurs Dogmes communs , ont
inspiré la fureur aux Peuples &
la modération aux Sages. Ce-
pendant ces Peuples étoient ci-
vilisés , & des Livres reconnus
pour être émanés de la Divinité,
fixoient les principes de leur
croyance. Mais où trouver ces
Principes dans un amas confus
de Fables , qu'une tradition
isolée , contradictoire , altérée ,
dictoit à quelques Tribus de
Savages dans la Grece ?

LVII. Le raisonnement nous Le rai-
sonnem.
nous ai-
dera peu.
est ici d'un foible secours. Il est

G

absurde de consacrer des temples à ceux dont on voit les sépulchres. Qu'y a-t-il de trop absurde pour les hommes ? Ne connoît-on pas des Nations très-éclairées, qui en appellent au témoignage des sens pour les preuves d'une Religion, dont un Dogme principal contredit ce témoignage ? Cependant, si les Dieux du Paganisme avoient été des hommes, le culte réciproque (a) : que leurs adorateurs leur rendoient, eût été bien peu raisonnable ; & une tolérance peu raisonnable n'est pas l'erreur du Peuple.

Pensée
sur le culte
réciproque
des êtres
Payenn.

(a) V. Warburtoe's *Divine Légation*,
tom. i. p. 270-276.

LVIII. Crésus fait consulter l'Oracle de Delphes (a), Alexandre traverse les sables brûlans de la Lybie pour demander à Jupiter Ammon s'il est son fils (b). Mais ce Jupiter Grec, ce Roi de Crète, devenu le maître de la foudre, n'en eût-il pas écrasé cet Ammon, ce Lybien, ce nouveau Salmonée, qui tentoit de la lui arracher ? Deux rivaux se disputent l'Empire de l'Univers, peut-on à la fois les reconnoître tous deux ? Mais si l'un & l'autre ne furent que l'Ether, le Ciel, la même

Crésus
envoyé à
Delphes.

Alexan-
dre con-
sulte l'O-
racle de
Jupiter-
Ammon

(a) Herodot. l. i.

(b) Diodor. Sic. l. xvii. Quint. Curt. l. iv. c. 7. Arrian. l. iii.

Divinité, le Grec & l'Africain l'auront désignée par les Symboles qui convenoient à leurs mœurs, & par les noms que leurs langues leur fournissoient pour exprimer ses attributs. Mais loin de nous les raisonnemens : ce sont les faits qu'il faut interroger. Ecoutons leur réponse.

La Religion
Grecque
étoit d'origine
Egyptienne.

LIX. Malheureux habitans des forêts, ces Grecs si orgueilleux tenoient tout des étrangers. Les Phéniciens leur apprirent l'usage des lettres, les Arts, les Loix : tout ce qui élève l'homme au-dessus des animaux, ils le dûrent aux Egyptiens. Ces

DE LA LITTÉRATURE. 149
derniers leur apportèrent leur Religion ; & les Grecs , en l'adoptant , payerent le tribut que l'ignorance doit au sçavoir. Le préjugé ne fit qu'une résistance de bienféance , & se rendit sans difficulté , après avoir entendu l'Oracle de Dodone , qui décida pour le nouveau culte (a). Tel est le récit d'Hérodote , qui connoissoit la Grece & l'Egypte , & dont le siècle placé entre la grossiereté de l'ignorance & les raffinemens de la Philosophie , rend le témoignage décisif.

LX. Je vois déjà disparoître
une bonne partie des Légendes

La Religion
Egyptienne
allégorique.

(?) Herodot. l. ii.

150 ESSAI SUR L'ÉTUDE
Grecques : l'Apollon né dans
l'Isle de Délos , le Jupiter ensé-
veli dans la Crète. Si ces Dieux
habiterent autrefois la terre ,
l'Egypte & non la Grece fut
leur Patrie. Mais si les Prêtres
de Memphis sçurent aussi bien
leur Religion que l'Abbé Ba-
nier (a) , jamais l'Egypte ne
donna naissance à leurs Dieux.
A travers leur Métaphysique té-
nébreuse , la raison luisit assez
pour leur faire sentir que jamais
homme ne peut devenir Dieu ,
ni jamais Dieu être transformé
en simple homme (b). Mysté-

(a) Dans sa Mythologie expliquée par
l'Histoire.

(b) Hérodote. l. ii.

rieux dans leurs Dogmes, & dans leur culte, ces interprètes du Ciel & de la Sagesse déguifèrent, par un langage pompeux, les vérités de la Nature, qu'un Peuple grossier eût méprisées dans leur majestueuse simplicité. Les Grecs méconnurent cette Religion à bien des égards. Ils l'altérèrent par des mélanges étrangers, mais le fond demeura, & ce fond Egyptien fut par conséquent allégorique (a).

(a) Je dois beaucoup, dans ces recherches, au savant Fréret de l'Académie des Belles-Lettres. Il a donné des ouvertures dans une route qui paroïssoit vûe de tous côtés. Je crois cependant que ses raisonnemens valent mieux lorsqu'il est question de faits que quand il s'agit de dogmes. Pré-

Le culte
héroïque

LXI. Le culte héroïque, si bien distingué de celui des Dieux dans les premiers siècles de la Grece, nous montre que les Dieux n'étoient pas des Hé-

venus d'estime pour ce Littérateur, je devrai avidement sa réponse à la Chronologie Newtonienne; mais oserai-je le dire? il ne répondit point à mon attente. Que lui restait-il de nouveau, si vous lui ôtez les principes d'une Théologie & d'une Chronologie nouvelles, que nous possédions déjà (1)? des Généalogies défectueuses & très-peu concluanes, quelques recherches minutieuses sur la Chronologie de Sparte, une Astronomie ancienne, que je n'entends pas trop bien, & la belle Préface de M. de Bougainville, que je relis toujours avec un goût nouveau.

(1) Dans les Mém. de l'Acad. tom. v. xviii. xx. xxiii.

ros. (a) Les Anciens croyoient que les grands Hommes , admis après leur mort aux festins des Dieux , jouissoient de leur félicité sans participer à leur puissance. Ils s'assembloient autour des tombeaux de leurs bienfaiteurs ; leurs chants de louanges (b) célébroient leur mémoire , & faisoient naître une émulation salutaire de leurs vertus. Leurs ombres évoquées des enfers goûtoient avec plaisir les offrandes de la dévotion (c) : il est vrai que cette dévotion de-

(a) V. Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres, tom. xvi. p. 28 , &c.

(b) Mém. de Littér. tom. xii. p. 5 , &c.
& Ezech. Spanheim in Callim.

(c) Homer. Odyss. l. xi.

vint insensiblement un culte religieux; mais ce ne fut que très-tard, & lorsqu'on identifia ces Héros avec des Divinités anciennes dont ils portoient le nom ou rappelloient le caractère. Dans le siècle d'Homere on les distinguoit encore: Hercule n'est point un de ses Dieux: il ne reconnoît Esculape que pour un Médecin distingué (a); & Castor & Pollux sont pour lui des guerriers morts, & enterrés à Sparte (a).

Système
d'Euhé-
mere.

LXII. La superstition avoit cependant franchi ces limites: les Héros étoient devenus des

(a) Homer. Iliad. l. iv. v. 193.

(b) Id. l. v. 241.

Dieux ; & le culte qu'on rendoit aux Dieux les avoit tirés du rang des hommes, lorsqu'un Philosophe hardi entreprit de prouver qu'ils l'avoient été. Euhémère le Messénien avança ce paradoxe (a). Mais loin d'en appeller aux monumens authen-

(a) Laëtant. Instit. l. i. c. xi. p. 62.

Antiquus auctor Euhemerus , qui fuit è civitate Messanâ , res gestas Jovis & cæterorum qui Dii putantur collegit , historiamque contexuit ex titulis & inscriptionibus sacris , quæ in antiquissimis templis habebantur , maximèque in fano Jovis Triphylîi , ubi auream columnam positam esse ab ipso Jove , titulus indicabat , in quâ columnâ gesta sua perscripsit ut monumentum esset posteris rerum suarum. Ce récit de Laëtance diffère un peu de celui de Diodore.

tiques de la Grece & de l'Égypte, qui auroient dû conserver la mémoire de ces Hommes célèbres, il va se perdre dans l'Océan. Une Utopie méprisée de tous les Anciens, une Isle de Panchaïe, riche, fertile, superstitieuse & connue à lui seul, lui offre, dans un Temple magnifique de Jupiter, une Colonne d'or où Mercure avoit gravé les exploits & l'apothéose des Héros de sa race (a). Ces

(a) Diodore de Sicile. l. v. l. 29-30. & l. vi.

Il y a sur Euhémère une Dissertation M. Fourmont l'aîné, qui contient des conjectures très-hardies, & des empor-
temens

Fables étoient trop grossières pour les Grecs eux-mêmes : elles ne valurent à leur Auteur que le mépris général avec le nom d'Athée (b).

temens fort plaisans (1) Il sied mal à un jeune homme de mépriser quoi que ce soit ; mais je ne sçauois réfuter cette Pièce sérieusement. Celui qui ne voit pas que la Panchaïe décrite dans Diodore de Sicile , étoit située au midi de la Gédrosie , & à l'Occident peu éloignée de la Péninsule des Indes , peut croire avec M. Fourmont que le Golfe Arabique est au midi de l'Arabie heureuse ; que le Pais de Phank sur le continent , est l'Isle de Panchaïe ; que le Désert de Pharan est le plus beau lieu du monde ; & que la Ville de Piérie en Syrie est la Capitale d'un petit Canton aux environs de Médine.

(a) Callim. ap. Plut. tom. ii. p. 880. Eratosth. & Polyb. ap. Strab. Geog. l. ii. p. 102-103. & l. vii. p. 299. Edit. Casaub.

(1) Mém. de Litter, tom. xv. p. 265, &c.

LXIII. Enhardis peut-être par son exemple, les Crétois se vanterent de posséder le tombeau de Jupiter, qui étoit mort dans leur Île après y avoir longtemps régné (a). Callimaque se montre indigné de cette fiction, & son Scholiaste nous en dévoile l'origine (b). On avoit écrit sur un tombeau : *Tombeau de Minos fils de Jupiter*. Le tems ou le dessein fit disparoître les mots de fils & de Minos : on lut

(a) Laëtant. Instit. l. i. c. xi. p. 65. Lucian Timon, p. 34. & Jupit. Frag. p. 701. Cicér. de Nat. Deor. l. iii. c. 21.

(b) Callimach. Hym. in Jovem. v. 8. & Scholiast. Vet. in loc. Edit. Græc.

Tombeau de Jupiter (a). Cependant le Systême d'Euhémère s'accréditoit lentement malgré ses preuves. Diodore de Sicile parcourut la terre pour rassembler dans les Traditions des divers Peuples de quoi l'appuyer (b); mais les Stoïciens, dans leur mélange bizarre du Théïsme le plus pur, du Spino-

(a) Tel est le récit du Scholiaste adopté par le Chevalier Newton. Mais Lactance rapporte l'Inscription ZAN XPONOT, ce qui m'a l'air bien plus antique. Lucien, car les Fables vont toujours en augmentant, nous apprend que l'Inscription portoit que Jupiter ne tenoit plus, qu'il avoit subi le sort des mortels : *ἤλυσαν ὥς ἔχει Βροτῆσειεν ἂν ὁ Ζεὺς, τεθνεως πάλοι.*

(b) Diodore de Sicile, dans les cinq premiers livres, passim.

160 ESSAI SUR L'ETUDE
sisme & de l'idolatrie populaire,
rapportoient ce Paganisme dont
ils étoient les zélateurs , au culte
de la Nature brisée en autant
de Dieux qu'elle a de faces dif-
férentes. Cicéron, cet Acadé-
micien pour qui tout étoit ob-
jection , & rien n'étoit preuve ,
ose à peine leur opposer le Sys-
tême d'Euhémère (a).

Ne pré-
valut que
sous l'En-
pire Ro-
main.

LXIV. Ce ne fut que sous
l'Empire Romain, que les idées
du Messénien prirent le dessus.
Dans le tems qu'un monde es-
clave decernoit le titre de Dieux
à des monstres indignes de celui
d'hommes , c'étoit faire sa cour

(a) Cicer. de Nat. Deor. l. iii. c. 21.

que de confondre Jupiter & Domitien. Bienfaiteurs de la terre, ainsi les appelloit l'adulation, leur droit à la Divinité étoit le même : leur nature & leur puissance étoient égales. Par Politique ou par méprise, Pline lui-même ne se garantit pas de cette erreur (a). En vain Plutarque essayait-il de revendiquer la foi de ses ayeux (b). Euhémère regna par-tout ; & les Peres de l'Eglise, se servant de leurs avantages, attaquèrent le Paganisme du côté le plus foible. Pourroit-on les blâmer ? Si les Dieux prétendus ne furent pas en effet des hommes déifiés,

(a) Plin. Hist. Natur. l. vii. c. 51. & pass.

(b) Plut. de placit. Philosoph. de Isid. & Osird.

ils l'étoient devenus , du moins dans l'opinion de leurs adorateurs ; & les Peres n'en vouloient qu'à leurs opinions.

Enchaînement
des erreurs.

LXV. Allons plus loin ; tâchons de suivre l'enchaînement, non des faits , mais des idées : de fonder le cœur humain , & de démêler ce fil d'erreurs, qui du sentiment vrai , simple & universel qu'il y a une Puissance au-dessus de l'homme , le conduisit par degrés à se faire des Dieux , auxquels il eût rougi de ressembler.

Sentiment
confus
du Sauvage.

Le sentiment n'est qu'un retour sur nous-mêmes. Les idées

se rapportent aux objets hors de nous. Leur nombre , en occupant l'esprit , affoiblit le sentiment. C'est donc parmi les Sauvages dont les idées sont bornées aux besoins , & les besoins simplement à ceux de la nature , que le sentiment doit être le plus vif , quoiqu'en même-tems le plus confus. Le Sauvage ressent à tout moment des agitations , qu'il ne peut ni expliquer ni reprimer. Ignorant & faible , il craint tout , parce qu'il ne peut se défendre de rien. Il admire tout , parce qu'il ne connoît rien. Le mépris bien fondé de lui-même : car la vanité est un ouvrage de la Société , lui

164 ESSAI SUR L'ETUDE
fait sentir l'existence d'une Puissance supérieure. C'est cette Puissance dont il ignore les attributs , qu'il invoque , & dont il demande des graces , sans sçavoir à quel titre il en peut espérer. Ce sentiment peu distinct produisit les Dieux bons des premiers Grecs , & les Divinités de la plûpart des Sauvages ; & les uns & les autres n'en sçurent régler ni le nombre , ni le caractère , ni le culte.

Il adore
tout ce
qu'il voit

LXVI. Bien-tôt le sentiment devint idée. Le Sauvage rendit son hommage à tout ce qui l'entouroit. Tout devoit lui paroître plus excellent que lui-même.

Ce chêne majestueux qui le couvroit de son feuillage épais , avoit ombragé ses ayeux , depuis l'origine de sa race. Il élevoit sa tête jusqu'aux nues ; le fier Aquilon se perdoit à travers des branches. Auprès de cet arbre altier, qu'étoit sa durée , sa taille , sa force ? La reconnoissance se joignit à l'admiration. Cet arbre qui lui prodiguoit ses glands , cette onde claire où il se désaltéroit , étoient des bienfaiteurs qui rendoient sa vie heureuse : sans eux , il ne pouvoit subsister ; mais quel besoin avoient-ils de lui ? En effet, sans les lumieres qui nous apprennent combien la raison seule est supé-

Pour
quoi.

rieure à toutes ces parties nécessaires d'un Sytème intelligent , chacune d'elles est au-dessus de l'homme. Mais privé de ces lumières , le Sauvage leur accorda à chacune la vie & la puissance. Il se prosterna devant son ouvrage.

Ses idées
font uni-
ques.

LXVII. Les idées du Sauvage sont uniques , parce qu'elles sont simples. Remarquer les qualités différentes des objets , observer celles qui leur sont communes , & de cette ressemblance former une idée abstraite , qui représente le genre , sans être l'image d'aucun objet particulier , sont les ouvrages de

l'esprit qui agit, qui se replie sur lui-même, & qui déjà surchargé d'idées, cherche à se soulager par la méthode. Dans le premier état, l'ame passive & ignorant ses forces, ne sçait que recevoir les impressions étrangères : ces impressions ne lui rendent les objets qu'isolés, & comme ils sont en eux-mêmes. Le Sauvage rencontroit ses Dieux par-tout : chaque forêt, chaque prairie en fourmilloit.

LXVIII. L'expérience développa ses idées ; car les Nations, comme les hommes, doivent tout à l'expérience. Son esprit familiarisé avec un grand nom-

Il combine ses idées & multiplie ses Dieux.

bre d'objets étrangers, s'aperçut de leur nature commune, & cette nature devint pour lui une nouvelle Divinité supérieure à tous les Dieux particuliers. Mais chaque chose qui existe, a son existence déterminée à un tems ou à un lieu; & c'est ce qui la distingue de toute autre chose. L'homme a dû se conduire différemment à l'égard de ces deux manieres d'exister, l'une sensible & devant ses yeux, l'autre passagere, métaphysique, & qui n'est peut-être que la succession des idées. La Nature commune, différenciée uniquement par le tems, a dû faire disparoître les natures particulières,

lières , pendant que celles qui sont distinguées par les lieux, ont pu subsister comme parties de la nature commune. Le Dieu des Rivières n'a point attenté sur les droits du Tibre ou du Clitumne (a) ; mais le vent du Sud qui souffloit hier & celui que nous ressentons aujourd'hui , ne sont l'un & l'autre que ce Tyran furieux qui souleve les flots de la Mer Adriatique (b).

LXIX. Plus on s'exerce à pen- Suite de
ses com-
binaisons
ser ; plus on fait de combinai-

(a) Hist. de l'Acad. des Belles-Lettres ,
tom. xii. p. 36. Plin. Epist. l. viii. Epist. 8.

(b) Hor. Carm. l. iii. Od. 3.

— Neque Ausser
Dux inquieti turbidus Adriæ.

H

sons. Deux genres sont différens à quelques égards , ils se ressemblent à d'autres : ils sont destinés au même usage , ils font partie du même élément. La fontaine devient riviere , la riviere se perd dans la mer. Cette mer fait partie du vaste Océan qui embrasse toute l'étendue de la terre , & la terre elle-même renferme dans son sein tout ce qui subsiste par un principe de végétation. A mesure que les Nations se sont éclairées , leur idolâtrie a dû se raffiner. Elles ont mieux senti combien l'Univers est gouverné par des Loix générales : elles se sont plus rapprochées de l'unité d'une

Cause efficiente. Jamais les Grecs n'ont sçu simplifier leurs idées au-delà de l'eau , de la terre & du Ciel , qui , sous les noms de Jupiter, de Neptune & de Pluton , contenoient & régissoient toutes choses. Mais les Egyptiens d'un génie plus propre aux spéculations abstraites , formerent enfin leur Osiris (a) : le premier des Dieux , le principe intelligent qui agissoit sans cesse sur le principe matériel , connu sous le nom

(a) Remarquez que cet Osiris & sa sœur étoient les plus jeunes des Dieux. Il avoit fallu aux Egyptiens un grand nombre de siècles pour parvenir à cette simplicité (1).

(1) Diodore de Sicile , l. i. c. 8.

148 ESSAI SUR L'ETUDE
d'Isis sa femme & sa sœur. Des
gens qui croyoient à l'éternité
de la matiere , ne pouvoient
gueres aller plus loin (a).

Géné-
ration &
Hiérar-
chie des
Dieux.

LXX. Jupiter , le Dieu de la
mer , & le noir Pluton étoient
freres. Toutes les branches de
leur postérité s'étendoient à
l'infini , & renfermoient toute
la nature. Telle étoit la My-

(a) Le culte du Soleil a été connu à tous
les Peuples. Je dirai ce qui m'en paroît
la raison. C'est peut-être le seul objet de
l'univers à la fois sensible & unique. Sen-
sible à tous les Peuples de la maniere la
plus brillante & la plus bienfaisante , il en-
levoit leurs hommages. Unique & indivi-
sible , les raisonnemens qui n'étoient pas
trop difficiles trouvoient en lui tous les
grands traits de la Divinité.

thologie des Anciens. Pour des hommes grossiers , l'idée de génération étoit plus naturelle que celle de la création. Elle étoit plus aisée à saisir : elle supposoit moins de puissance : on y étoit conduit par des liaisons sensibles. Mais aussi cette génération les menoit à établir une Hiérarchie dont ces Etres libres, mais bornés, ne pouvoient pas se passer. Les trois grands Dieux exerçoient une puissance paternelle sur leurs enfans habitans de la terre, des airs & des mers ; & la primogéniture de Jupiter lui donnoit une supériorité sur ses freres qui lui mérita le titre de Roi des Dieux & de

Pere des hommes. Mais ce Roi ,
ce Pere suprême, étoit trop bor-
né à tous égards , pour nous
permettre de faire honneur aux
Grecs de la croyance d'un Etre
Suprême.

Dieux de
la vie hu-
maine.

LXXI. Ce Systême , tout mal
construit qu'il étoit , rendoit
raison de tous les effets de la
Nature. Mais le monde moral :
l'homme , son fort & ses actions
étoient sans Divinités. L'Ether
ou la terre y eût été peu propre.
Du besoin de nouveaux Dieux
nâquit une nouvelle chaîne
d'erreurs qui , s'unissant à la pre-
miere , ne forma qu'un même
Roman théologique. Je soup-

conne que ce Systême nâquit plus tard. L'homme ne songe gueres à rentrer en lui-même , qu'après avoir épuisé les objets étrangers.

LXXII. Deux hypothèses ont toujours été, & seront toujours. Systèmes de la liberté & de la nécessité. Dans l'une, l'homme n'a reçu du Créateur que la raison & la volonté. C'est à lui à décider de l'usage qu'il en fera & à regler ses actions à son gré. Dans l'autre, il ne peut agir que suivant les Loix préétablies de la Divinité, dont il n'est que l'instrument. Le sentiment le trompe ; & lorsqu'il croit suivre sa volonté, il ne suit en effet que celle de

Les An-
ciens sui-
virent le
dernier.

son Maître. Ces dernières idées ont pû naître dans l'esprit d'un peuple à peine sorti de l'enfance. Peu fait aux ressorts compliqués de la machine, les grandes vertus, les crimes atroces, les inventions utiles de ce petit nombre d'ames singulieres qui ne doivent rien à leur siècle, lui parurent surpasser les forces humaines. Il vit par-tout des Dieux agissans qui inspiroient le vice ou la vertu aux foibles mortels, incapables de se soustraire à leurs volontés^(a). Ce n'est pas la prudence qui inf-

(a) Je ne suis pas trop content de cet endroit. Je donne la meilleure raison que j'ai pu trouver ; mais il me semble que dans ces premiers siècles on eût dû être guidé
par

DE LA LITTÉRATURE. 153
 pire à Pandare le dessein de
 rompre la trêve, & de décocher
 un trait au cœur de Ménélas.
 C'est Minerve qui le pousse à
 cet attentat (a). La malheureuse
 Phédre n'est point coupable.
 Vénus, outrée des mépris d'Hip-
 polite, allume dans le cœur de
 cette Reine une flamme inces-
 tueuse qui la précipite au crime
 & à la mort (b). Un Dieu se
 par le sentiment; & le sentiment est tout
 entier du côté de la liberté.

(a) Homer. Iliad. l. iv. v. 93, &c.

(b) Αλλ' ἔτι ταύτη τὸν δ' ἔρωτα χρὴ πεισεῖν.
 Δειζῶ δ' ἔθῃσι πρᾶγμα, κακφανήτεται.
 Καὶ τὸν μὲν ἡμῖν πολέμιον περὶ κρυπτα.
 Κτενεὶ πατὴρ ἄραϊσι,
 Ἡ δ' ἔυκλεις μὲν, ἀλλ' ὁμῶς ἀπολυταί
 Φαῖδρα ——— (1)

(1) Euripid. Hippol. ΑΘ. 1. v. 40.

H v

chargea de chaque événement de la vie , de chaque passion de l'ame , & de chaque ordre de la Société.

Union
des deux
espèces
de Dieux

LXXIII. Mais ces Dieux de l'homme , ces passions & ces facultés généralisées & personni-
fiées de cette manière , n'avoient qu'une existence métaphysique & trop peu sensible pour les hommes. Il falloit les fondre avec les Dieux de la nature , & c'est ici que l'allégorie imagina mille rapports fantasques ; car l'esprit veut au moins une apparence de vérité. Il étoit naturel que le Dieu de la mer le fût des Matelots. L'expression figurée

de cet œil qui voit tout , de ces rayons qui percent les airs , pouvoit aisément faire du soleil un habile Prophète & un archer adroit. Mais pourquoi la Planète Vénus est-elle mere des amours ? Pourquoi s'éleve-t-elle de l'écume des flots ? Laissons ces énigmes aux Devins. Aussi-tôt que les départemens des Dieux de la nature humaine furent établis , ils dûrent enlever tout le culte des hommes. Ils parloient au cœur & aux passions , au lieu que les Dieux Physiques qui n'avoient point acquis d'attributs moraux , rentrèrent insensiblement dans le mépris & dans l'oubli. Aussi n'est-ce que dans

156 ESSAI SUR L'ETUDE
l'Antiquité la plus reculée que je
vois fumer les Autels de Sa-
turne (a).

Les
Dieux
ont des
passions
humai-
nes,

LXXIV. Les Dieux s'intéres-
sent donc dans les affaires hu-
maines ; il ne se passe rien dont
ils ne soient les auteurs : mais
font-ils les auteurs du crime ?
Cette conséquence nous effraye :
un Payen n'hésitoit point à
l'admettre , & ne pouvoit en
effet hésiter. Les Dieux inspi-
roient souvent des desseins vi-
cieux : pour les suggérer , il fal-
loit les vouloir & même les ai-
mer : il ne leur restoit pas la

(a) J'entends chez les Grecs ; son culte
se conserva long-tems en Italie.

DE LA LITTÉRATURE. 157
ressource d'un petit mal permis
dans le meilleur des mondes
possibles (a). Ce mal n'étoit
pas seulement permis, il étoit
autorisé : & d'ailleurs les diffé-
rentes Divinités , bornées à
leurs départemens particuliers ,
étoient très-indifférentes à un
bien général qu'elles ne con-
noissoient point. Chacune sui-
voit son caractère & n'inspi-
roit que les passions qu'elle res-
sentoit. Le Dieu de la Guerre
étoit fier, brutal & sanguinai-
re; la Déesse de la Prudence,
sage, retenue, peu sincère; la

(a) Fontenelle dans l'Eloge de M. de
Leibnitz.

Mere des Amours , aimable , voluptueuse , emportée dans ses caprices : la Ruse & la Souplesse convenoient au Dieu des Marchands , & les cris des malheureux flattoient l'oreille du Tyran soupçonneux des morts , du noir Monarque des Enfers.

Ils ont
des pré-
férences

LXXV. Un Dieu pere des hommes , l'est de tous également : il ne connoît ni la haine ni la faveur ; mais les Divinités partielles doivent avoir des favoris. Ne distingueront-elles pas ceux dont le goût est conforme au leur ? Mars ne peut qu'aimer ces Thraces dont la

guerre est l'unique occupation (a), & ces Scythes dont la boisson la plus délicieuse est le sang de leurs ennemis (b). Les mœurs d'un habitant de Cypre (c) ou de Corinthe : lieux où tout respiroit le luxe & la moleffe, devoient plaire à la

(a) Herodot. l. v. c. 4-5. Meziriac. Comm. sur les Epitr. d'Ovide, tom. i. p. 162.

(b) Herodot. l. iv. c. 64-65.

(c) M. de Vaugelas m'apprend que lorsqu'il s'agit de l'Antiquité, il faut toujours dire Cypre, quoique le nom moderne soit Chypre (1). Je vois que MM. de Fénelon (2) & de Vertot (3) ont fait cette distinction.

(1) Rem. de M. de Vaugelas sur la Langue Française, tom. i. p. 102-103. (2) Dans le Télémaque.

(3) Dans son Hist. de Malthe.

Déesse des Amours. La reconnaissance se joignoit au goût : des sentimens de préférence étoient dus à des Peuples dont les mœurs n'étoient qu'un culte détourné de leurs Dieux tutélaires. Le culte même qu'on leur rendoit se rapportoit toujours à leur caractère. Ces victimes humaines , qui expiroient sur l'Autel de Mars (a), ces mille Courtisanes qui se devoient au Temple de Vénus (b), toutes ces femmes distinguées de Baby-

(a) Herod. l. v. c. 4-5. Minuc. Fœl. Octav. c. 25 p. 258. Luc. Pharf. l. i. Lacrant. l. i. c. 25.

(b) Strab. Geog. l. viii. p. 378.

DE LA LITTÉRATURE. 161
lone qui lui immoloient leur
pudeur (a), ne pouvoient qu'at-

(a) Herodot. l. i. c. 199.

Elles étoient tenues à se prostituer une fois de leur vie au premier venu , dans le Temple de Vénus. M. de Voltaire , qui leur impose cette obligation une fois tous les ans , la traite de fable insensée (1). Cependant Herodote avoit voyagé sur les lieux , & M. de Voltaire a trop lû l'Histoire pour ignorer combien de triomphes pareils la superstition a remportés sur l'humanité & sur la vertu. Que pense-il d'un acte de foi ? Je préviens sa réponse. Au reste j'ignorois que Babylone fût la Ville de l'Univers la mieux policée. Quinte-Curce la dépeint comme la plus licencieuse , Bérose le Babylonien se plaint lui-même que ses concitoyens , franchissant toutes les barrières de la pudeur , vivoient à la maniere des bêtes , & le Scholiaste de Juvénal nous fait sentir que de son tems ils n'avoient point dégénéré (2).

(1) Œuvres de Voltaire , tom. vi. p. 24.

(2) Quint. Curt. Gest. Alex. l. v. c. 1. & Comment. Freinsheim. in loc.

tirer à ces divers Peuples la faveur la plus distinguée de leurs Protecteurs. Mais comme les intérêts des Nations ne sont pas moins opposés que leurs mœurs, il falloit que les Dieux adoptassent les querelles de leurs adorateurs. » Quoi ! voir avec patience que cette Ville qui m'éleve cent Temples, succombe sous le fer d'un Conquérant ? Ah ! plutôt.... « C'est ainsi que chez les Grecs une guerre parmi les hommes en allumoit une parmi les Dieux.

Leurs
querelles

Troye bouleversa le Ciel : le Scamandre vit briller l'Egide de Minerve ; il fut témoin de l'effet des fleches sorties du Carquois d'Apollon ; il sentit le

DE LA LITTÉRATURE. 163
redoutable Trident de Neptune
qui soulevoit la terre sur ses
fondemens. Quelquefois les ar-
rêts inévitables du Destin réta-
blissoient la paix (a). Mais le
plus souvent les divers Dieux
convenoient mutuellement de
s'abandonner réciproquement
leurs ennemis (b); car sur l'O-
lympe comme sur la terre, la
haine a toujours été plus puis-
sante que l'amitié.

LXXVI. Un culte épuré eût Il ont
la figure
humaine
été peu assorti à de telles Divi-

(a) Mythol. de Bannier, tom. ii. p. 487.
Ovid. Métam. l. xv.

(b) Eurip. Hippolit. act. v. ver. 1327. &
Ovid. Metam. passim.

164 ESSAI SUR L'ÉTUDE
nités. Les Peuples veulent des
objets sensibles : une figure qui
décore leurs Temples & fixe
leurs idées. Il falloit assurément
la plus belle de toutes les figu-
res : mais quelle est cette figu-
re ? Demandez-le aux hommes :
c'est sans doute la leur. Peut-
être un taureau répondroit-il
un peu différemment (a). La
Sculpture se perfectionne pour
servir à la dévotion ; & les
Temples se remplissent de Sta-
tues de Vicillards , de jeunes
gens , de femmes & d'enfans ,
suivant les Attributs différens
de chacun des Dieux.

LXXVII. La Beauté n'est

(a) Cic. de Nat. Deor. l i. c. 27-28.

peut-être fondée que sur l'usage. La figure humaine n'est belle que parce qu'elle se rapporte si bien aux usages auxquels elle est destinée. La figure Divine est la même : il faut que ses usages le soient aussi & même ses défauts. De là cette génération grossière de Dieux qui ne composent plus qu'une famille à la manière des hommes ; de-là leurs fêtes de Nectar & d'Ambrosie , & la nourriture qu'ils reçoivent dans les Sacrifices (a) : de-là encore leur sommeil (b) & leurs dou-

Il s'éprouvent les plaisirs & les maux corporels.

(a) V. les Césars de Julien par M. Spanheim , p. 257-258. Rem. 876. les Oiseaux d'Aristophane & Lucien presque partout.

(b) Hom. Iliad. l. i. v. 609.

leurs (a). Des Dieux, devenus des hommes très-puissans, devoient souvent visiter la terre, habiter dans les Temples, se plaire aux amusemens de l'homme, assister à la chasse, à la danse, & quelquefois devenir sensibles aux charmes d'une mortelle, & donner naissance à une race de Héros.

Evénemens généraux.

LXXVIII. Dans ces grands événemens, où du jeu d'un grand nombre d'acteurs dont les vues, la situation & le caractère différent, il naît une unité d'action ou plutôt d'effet ;

(a) Id Iliad. l. v. ver. 335.

c'est peut-être dans les seules causes générales qu'il faut chercher la leur.

LXXIX. Dans les événemens plus particuliers, le procédé de la Nature est très-différent de celui des Philosophes. Chez elle il y a peu d'effets assez simples pour ne devoir leur origine qu'à une seule cause, au lieu que nos Sages s'attachent d'ordinaire à une cause, non-seulement universelle, mais unique. Evitons cet écueil : pour peu qu'une action paroisse compliquée, admettons-y les causes générales, sans rejeter le dessein & le hazard. Sylla se démet

Mélange
de causes
dans les
événem.
particu-
liers.

du pouvoir souverain. César le perd avec la vie : cependant leurs attentats avoient été précédés par leurs conquêtes : avant de devenir les plus puissans des Romains , ils en étoient les plus renommés. Auguste les suit de

Elévation d'Auguste.

près. Tyran sanguinaire (a) , soupçonné de lâcheté : le plus grand des crimes dans un Chef de parti (b) , il parvient au Trône , & fait oublier aux Républicains qu'ils eussent jamais été libres. La disposition de ces Républicains diminue ma surprise.

(a) Après la prise de Perouse, il sacrifia trois cens des principaux citoyens sur un Autel érigé à la Divinité de son pere. *V. Suet. l. ii. c. 15.*

(b) Sueton. l. ii. c. 16.

Ega-

Egalement incapables de liberté sous Sylla & sous Auguste, ils ignoroient cette vérité sous celui-là : des guerres civiles & deux proscriptions, plus cruelles que la guerre, leur avoient appris, du tems de celui-ci que la République, affaissée sous le poids de sa grandeur & de sa corruption, ne pouvoit subsister sans maître. Dailleurs Sylla, Chef de la Noblesse, combattoit à la tête de ces fiers Patriens qui vouloient bien l'armer du glaive du Despotisme pour les venger de leurs ennemis & des siens ; mais non laisser entre ses mains le pouvoir de les détruire eux-mêmes. Ils avoient

vaincu, non pour lui, mais avec lui : la harangue de Lé-pide (a), & la conduite de Pompée (b), font assez sentir que Sylla aimait mieux descendre du Trône que d'en tomber. Mais Auguste, à l'exemple de César (c), ne se servit que de ces hardis aventuriers, Agrippa, Mecène, Pollion, dont la fortune, attachée à la sienne, s'évanouissoit dans une Aristocratie de Nobles, divisés entr'eux, mais unis pour accabler tout homme nouveau.

(a) Calust. fragm. p. 404. Edit. Thyf.

(b) Frensheim. supplem. l. lxxxix. c. 26-

(c) Tacit. Annal. l. iv. p. 109. Sueton, ubi infra.

LXXX. Des circonstances ^{Ses causes.} heureuses, les débauches d'Antoine, la foiblesse de Lépidé, la crédulité de Cicéron, travaillèrent de concert pour lui avec cette disposition générale; mais il faut avouer aussi que, s'il ne fit pas naître ces circonstances, il les employa en grand politique. La variété de mes objets, que ne me permet-elle de faire connoître ce Gouvernement raffiné, ces chaînes qu'on portoit sans les sentir, ce Prince confondu parmi les citoyens, ce Sénat respecté par son Maître (a) : choisissons-en un trait.

(a) J'attends avec impatience la suite des
Dissertations

Auguste , Maître des revenus de l'Empire & des richesses du monde , distingua toujours son patrimoine de particulier , du Trésor public. Il fit ainsi paroître à peu de frais sa modération qui laissoit à ses héritiers des biens inférieurs à ceux de

Differtations sur ce sujet , que M. de la Bletterie nous a promises. Le système d'Auguste , si souvent méconnu , y paroîtra défini jusqu'à ses moindres rameaux. Cet Auteur pense avec finesse & une aimable liberté : il discute sans sécheresse , & s'exprime avec toutes les graces d'un style clair & élégant. Peut-être que , Descartes de l'Histoire , il raisonne un peu trop *à priori* , & qu'il établit ses conclusions moins sur des autorités particulieres que sur des inductions générales ; mais ce défaut est celui d'un homme de beaucoup d'esprit.

DE LA LITTÉRATURE. 173
plusieurs de ses Sujets (a) , & son
amour de la Patrie qui , avoit
abandonné au service de l'Etat
deux patrimoines entiers , &
une somme immense provenue
des legs de ses amis défunts (b).

LXXXI. Une pénétration ^{Même}
ordinaire suffit pour sentir , ^{action ,}
lorsqu'une action est à la fois ^{cause &}
^{effet.}

(a) Toutes déductions faites de ses legs
au Peuple & aux Soldats, Auguste ne
laissa à Tibere & à Livie que *millies quin-*
genties , trente millions de livres. L'Au-
gure Lentulus , mort sous son règne , pos-
sédoit *quater millies* , quatre-vingt millions.
V. Sueton. l. ii. c. 101. Senec. de Benefic.
l. ii.

(b) *Quater decies millies* , deux cens
quatre-vingt millions. *V. Suet. loc. citat*
& marmor. Ancyran.

Cause & Effet. Dans le monde moral, il y en a beaucoup qui le font, ou plutôt il y en a très-peu qui ne tiennent plus ou moins de la nature de l'une & de l'autre.

La corruption de tous les Ordres des Romains vint de l'étendue de leur Empire, & produisit la grandeur de la République (a).

Mais il faut un jugement peu

(a) V. Montesq. Confid. sur la Grand. des Romains.

Je distingue la grandeur de l'Empire Romain d'avec celle de la République : l'une consistoit dans le nombre des Provinces, l'autre dans celle des Citoyens.

DE LA LITTÉRATURE. 175
commun , lorsque deux choses existent toujours ensemble & paroissent intimement liées , pour discerner qu'elles ne se doivent point leur origine l'une à l'autre.

LXXXII. Les Sciences , dit-
on , naissent du luxe : un Peu-
ple éclairé sera toujours vicieux ;
je ne le crois pas. Les Sciences
ne sont point les filles du luxe ;
mais l'un & les autres naissent de
l'industrie. Les Arts ébauchés
satisfont aux premiers besoins
de l'homme : perfectionnés , ils
lui en trouvent de nouveaux
depuis le Bouclier de Minerve ,

Les Sci-
ences ne
viennent
pas du
luxe.

176 ESSAI SUR L'ÉTUDE
de Vitellius (a), jusqu'aux en-
tretiens Philosophiques de Ci-
céron. Mais à mesure que le
luxu corrompt les mœurs, les
Sciences les adoucissent : sem-
blables aux prières dans Home-
re, qui parcourent toujours la
terre à la suite de l'injustice,
pour adoucir les fureurs de cette
cruelle Divinité (a).

(a) Vitellius envoya des Galeres jusqu'aux
Colonnes d'Hercule pour chercher les pois-
sons les plus rares, dont il remplit ce plat
monstrueux. Si nous en croyons M. Ar-
buthnot, il couta 765,625. l. sterling. *V.*
Sueton, in Vitellio. c. 13. Dr. Arbuthnot's
tables, p. 138.

(b) Μετωπισθ' ατης αλεγοσσι κισσαι.

Homer. Iliad. l. ix. v. 500.

Voilà quelques réflexions qui ^{Conclusion.}
m'ont paru solides sur les diffé-
rens usages des Belles-Lettres :
heureux si je pouvois en inspi-
rer le goût ! j'aurois trop bonne
opinion de moi-même, si je ne
sentois pas les défauts de cet
Essai : j'en aurois une trop
mauvaise, si je n'espérois pas
que, dans un âge moins pré-
coce & avec des connoissances
plus étendues, je pourrai me
voir plus en état d'y suppléer.
On pourra dire que ces ré-
flexions sont vraies, mais usées ;
ou qu'elles sont nouvelles, mais

178 ESSAI SUR L'ETUDE
paradoxes. Quel Auteur aime
les Critiques ? cependant la
premiere me déplairoit le moins.
L'avantage de l'Art m'est plus
cher que la gloire de l'Artiste.



